VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR MADAME T. G. M.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue
Gît-le-Cœur, n° 4.

1809.

VOYAGE DANS LE CANADA, OU HISTOIRE DE MISS MONTAIGU.

LETTRE CXXV.

Mis Montaigu, au colonel Rivers.

Québec, 17 avril.

MON cher Rivers, que votre dernière lettre est différente de tout ce que votre Émilie a jamais reçu de vous? Qu'ai-je fait pour exciter en vous tant de soupçons? Que votre sexe est injuste dans ses rapports avec le nôtre!

Je ne connais rien de l'amour! et ce

reproche me vient de celui que j'aime de l'affection la plus vive que mon cœur ait encore éprouvée, de celui dont le bonheur m'est si cher, que je lui sacrifierais avec délices jusqu'à ma vie! Comment avez-vous pu douter un moment de la tendresse de votre Emilie? Ses yeux, sa voix, sa physionomie, tout ce qui la compose enfin, ne vous ont-ils pas décelé mille fois, en dépit d'elle-même, le doux secret de son cœur, long-temps avant qu'elle n'eût la certitude que le vôtre partageait ses tendres sentiments?

Je plains celle dont l'âme est assez froide pour vous voir avec indifférence; et c'est le seul reproche que je puisse faire à Bella; elle a pour vous infiniment d'amitié, mais elle vous a toujours vu sans le moindre indice d'un sentiment plus vif; de quelle matière inanimée son cœur est-il donc formé?

Aucun mortel ne peut inspirer les

mêmes affections que mon Rivers, aucun ne peut les mériter ; et les délices que je trouve à vous aimer me paraissent tellement supérieures à tous les autres plaisirs, que de tous les êtres humains c'est madame Desroches que je voudrais être, si je n'étais pas Émilie Montaigu.

Je suis confuse de ce que je viens d'écrire ; mais dois-je rougir d'avoir une âme qui sache distinguer les perfections ? et pourquoi faudrait-il cacher les sentiments qui l'animent ? Non, je ne vous tairai jamais une pensée ; vous serez tout à la fois le confident et le cher objet de ma tendresse.

Que l'expression touchante et passionnée de la vôtre excite en moi de douces émotions, mon cher Rivers ! Disposez comme il vous conviendra de votre Émilie ; cependant, si vous lui permettez de former un souhait contraire aux vôtres, satisfaites au désir

ardent qu'elle a de vous voir rendu à vos amis ; qu'elle vous reçoive des mains d'une mère dont le bonheur doit vous être plus cher que le sien propre.

Pourquoi parlez-vous de la médiocrité de votre fortune ? N'aurez-vous pas assez pour subvenir à tous les besoins nécessaires ? Beaucoup moins avec vous rendrait votre Émilie heureuse, la plus heureuse des femmes. Qu'est-ce que les plaisirs factices de la vie peuvent avoir de commun avec le véritable bonheur ? Mon ami, prenez-y garde, vous sacrifiez à l'orgueil l'amour et la tendresse filiale ; la plus noble des affections, à la plus sotte des passions humaines.

J'avais encore mille choses à vous dire, mais je ne puis prendre qu'un moment à la dérobée pour vous écrire. Nous avons quelques dames françaises à la maison qui viènent à chaque ins-

tant m'interrompre : elles sont à la porte ; je n'ai que le temps, mon cher Rivers, de vous dire adieu.

Votre, etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXVI.

John Temple, à miss Fermor.

Londres, 17 février.

MA CHÈRE BELL,

Lucie ne pouvant avoir le plaisir de vous écrire aujourd'hui, comme elle se le proposait, étant pressée par milady Merville d'aller dîner chez elle, me charge de l'agréable commission d'être son interprète auprès de vous.

Permettez-moi de vous dire aussi quelque chose pour moi-même, et d'exprimer le sentiment de mon bon-

heur à celle qui veut bien, j'en ai la douce certitude, y prendre l'intérêt le plus vif.

Je n'aurais jamais cru, ma chère Bell, qu'il fût aussi facile d'être constant ; je vous assure, mais gardez-vous d'en parler, car tout le monde en rirait ; oui, je vous assure que je ne me suis pas senti le moindre penchant pour aucune femme depuis que je suis l'heureux époux de votre amie.

Je contemple maintenant un cercle de beautés comme les fleurs d'un parterre ; il n'est point de charmes qui me touchent que les siens : toute la création ne contient plus à mes yeux qu'une seule femme.

Chaque jour, chaque instant me la rend plus aimable ; il y a dans ma Lucie un mélange de douceur, de vivacité, de délicatesse et d'innocence qui ajoute mille charmes inexprimables

à la beauté la plus parfaite que la nature ait jamais formée.

Je ne pourrais vous rendre l'impression que me fait éprouver son sourire enchanteur, cet aimable sourire d'une tendresse naïve ; mais comment vous peindrai-je l'expression douce et passionnée de ses yeux, cette rougeur involontaire du plaisir, rougeur charmante qui vient colorer ses joues lorsque je m'approche d'elle ? comment vous peindrai-je encore ces tendres attentions qui viènent du cœur, et dont l'amour seul connaît le prix ?

Non, ma chère Bell, jusqu'à présent je n'avais pas connu le bonheur ; je ne connaissais que l'ombre fugitive du plaisir : je suis dans une ivresse continuelle ; il me semble que j'habite aujourd'hui les régions éthérées ; ma tendresse est vraiment une espèce d'idolâtrie. Vous ne pouvez vous figurer à

quel point cette femme séduisante me rend son esclave.

Pour vous en donner une preuve, le malin tyran veut que je renonce au plaisir de vous écrire mille choses agréables qui me restaient à vous dire, pour l'accompagner sur *l'heure* avec lady Merville à l'Opéra; cependant elle prétend vous aimer au-delà de l'affection que les femmes ont en général les unes pour les autres, du moins les jolies femmes, dont la réputation n'est pas ordinairement de s'aimer avec beaucoup de franchise et de tendresse.

Adieu, ma chère Bell; agréez le respectueux témoignage des sentiments de votre très-humble et dévoué serviteur,

John Temple.

LETTRE CXXVII.

Miss Fermor, à John Temple.

Sillery, 18 avril.

Je ne reviens pas d'une telle métamorphose:

« Est-ce là ce fier vainqueur des belles, ce
» galant, cet aimable Lothario, ce charmant
» perfide? »

En vérité, mon cher Temple, le beau sexe ne doit jamais pardonner à Lucie d'avoir osé s'emparer exclusivement de son plus séduisant admirateur. J'aurais bien quelque tentation d'essayer avec vous *un petit badinage*, si je devais bientôt retourner en Angleterre; mais jusque-là j'abandonne cette idée.

Une chose dont je crois pouvoir vous assurer en attendant, c'est que, quelque passion que vous puissiez avoir

pour Lucie, vous ne l'aimerez jamais autant qu'elle mérite de l'être. Permettez-moi de vous dire à mon tour que c'est beaucoup de la part d'une femme, et surtout d'une *jolie femme*, comme vous l'observez très-bien, de parler ainsi d'une autre.

Cependant je ne suis pas tout-à-fait persuadée que votre idée soit juste; le défaut de l'envie, parmi les femmes, me paraît être plutôt le partage de celles qui ne peuvent se dissimuler que l'aimable don de plaire leur soit refusé.

Les belles femmes sont trop vaines pour devoir être jalouses les unes des autres ; du moins c'est là ce que j'éprouve, moi qui ne suis cependant que passable ; mais, je le sais, malgré cela, nous ne voyons que trop souvent les indices de cette vile passion entre des beautés rivales.

Pour m'expliquer sans prévention, je crois que les femmes du meilleur

naturel, et les moins sujètes à l'envie, sont celles qui, sans être précisément jolies, ont ce *je ne sais quoi* qu'on appèle *grâces*, qui sait plaire, même sans la beauté, et qui, recevant des hommes un tribut d'hommages plus flatteur que leur glace ne leur en promettait, et par cette raison satisfaites d'elles-mêmes et des autres, sont d'une humeur constamment agréable avec tout le monde; tandis que les beautés, reconnues pour telles, prétendent à un empire universel, et sont en guerre avec tout ce qui voudrait leur disputer leurs droits, et c'est à peu près la moitié de leur sexe.

Je suis, moi, de la meilleure nature du monde à cet égard; mais cela vient peut-être de ce que je suis plus agréable que belle, quoique passablement jolie, et que dans toute ma personne il règne beaucoup de ce *je ne sais quoi*.

Mais à propos, mon cher Temple, j'ai lu avec tant de plaisir les réflexions de Montesquieu à ce sujet, que je ne puis résister à l'envie de vous les transcrire ici ; vous ne pourrez pas dire alors que cette lettre ne contenait rien qui fût digne de votre attention.

Je vous prie de les communiquer aux jeunes miss, envers lesquelles vous ne pouvez manquer d'être reconnaissant, et cela par cette cause. Il y a peut-être douze femmes dans le monde qui s'avouent qu'elles ne sont pas jolies; mais je suis presque sûre qu'il n'y en a pas une qui ne se trouve agréable, et ne croye posséder ce charme dont on parle tant, ce *je ne sais quoi* que l'on apprécie, à juste titre, mille fois plus que la beauté. Mais je reviens à mon cher Montesquieu.

« Il y a quelquefois dans les person-
» nes ou dans les choses un charme
» invisible, une grâce naturelle, qu'on

» n'a pu définir, et qu'on a été forcé » d'appeler le *je ne sais quoi.* »

Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise.

« Nous sommes touchés de ce qu'une » personne nous plaît plus qu'elle ne » nous a paru d'abord devoir nous » plaire ; et nous sommes agréable- » ment surpris de ce qu'elle a su vain- » cre des défauts que nos yeux nous » montrent, et que le cœur ne croit » plus ; voilà pourquoi les femmes » laides ont très-souvent des grâces, » et qu'il est rare que les belles en » ayent. Car une belle personne fait » ordinairement le contraire de ce que » nous avions attendu ; elle parvient » à nous paraître moins aimable ; après » nous avoir surpris en bien, elle nous » surprend en mal : mais l'impression » du bien est ancienne, celle du mal » nouvelle ; aussi les belles personnes » font-elles rarement les grandes pas-

» sions, presque toujours réservées à
» celles qui ont des grâces, c'est-à-
» dire des agréments que nous n'atten-
» dions point, et que nous n'avions
» pas sujet d'attendre.

» Les grandes parures ont rarement
» de la grâce, et souvent l'habillement
» des bergères en a. Nous admirons
» la majesté des draperies de Paul Vé-
» ronèse, mais nous sommes touchés
» de la simplicité de Raphaël et de la
» pureté du Corrége. Paul Véronèse
» promet beaucoup, et paye ce qu'il
» promet; Raphaël et le Corrége pro-
» mettent peu et payent beaucoup, et
» cela nous plaît davantage.

» Les grâces se trouvent plus ordi-
» nairement dans l'esprit que dans le
» visage; car un beau visage paraît
» d'abord, et ne cache presque rien;
» mais l'esprit ne se montre que peu à
» peu, que quand il veut, et autant
» qu'il veut; il peut se cacher pour

» paraître, et donner cette espèce de
» surprise qui fait les grâces.

» Les grâces se trouvent moins dans
» les traits du visage que dans les ma-
» nières ; car les manières naissent à
» chaque instant, et peuvent à tous les
» moments créer des surprises. En un
» mot, une femme ne peut guère être
» belle que d'une façon, mais elle est
» jolie de cent mille. »

J'aime infiniment cette doctrine de Montesquieu, parce qu'elle donne à chaque femme son lot, et qu'elle me range au-dessus de mille femmes plus jolies, en m'accordant le charmant pouvoir d'inspirer une passion.

Cruel que vous êtes ! pourquoi me rappelez-vous l'idée des fleurs ? J'envie maintenant votre épais climat ; chez vous la terre est en ce moment couverte de ces aimables dons du printemps, et près de nous ce n'est qu'une plaine uniforme de neige. Nos petits-

maîtres sont dans le plus grand embarras pour faire des comparaisons. Vous pouvez comparer vos belles aux lis des vallons ; mais nous, pauvres exilés, nous n'avons rien autour de nous qui, avec l'idée de blancheur, ne donne en même temps celle d'un froid de glace.

C'est là le seul reproche que je puisse faire au Canada. L'été est délicieux ; l'hiver est agréable, malgré toute sa rigueur ; mais, hélas ! l'aimable et doux printemps n'est pas ici : nous passons de l'hiver à l'été dans un instant, et nous perdons la saison charmante des amours.

Une lettre de l'idole chérie de mes pensées, à laquelle je suis forcée de répondre sur-le-champ.

Adieu, mon cher Temple ; croyez à l'amitié sincère de votre affectionnée

BELL FERMOR.

LETTRE CXXVIII.

Miss Fermor, au capitaine Fitzgérald.

Oui, je vous en donne la permission ; vous pouvez venir cet après-dîner : il y a quelque chose d'assez intéressant dans le désordre de vos idées ; et comme mon père doit passer la soirée à Québec, j'aurai besoin de distraction. Cela pourra aussi exercer un peu *l'innocent* babil des miss de Québec ; un tête-à-tête avec un Irlandais de bonne mine est un sujet qui ne peut échapper à leur sagacité.

Adieu, jusqu'à ce soir.

BELL FERMOR.

LETTRE CXXIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 20 avril.

APRÈS la longue lettre que je viens d'écrire à vos chères amours, vous ne comptez sûrement pas, Lucie, que cette fois j'en adresse une semblable à votre Seigneurie.

Je suis bien aise que vous ayiez pris sur Temple un si puissant empire. Les plus sages, les plus bizarres, les plus graves et les plus étourdis, seront toujours nos esclaves quand nous saurons les conduire avec adresse.

Je me propose de faire, pour le gouvernement des maris, un code de lois que je ferai traduire dans toutes les langues modernes ; et je crains bien qu'il n'ait infiniment de succès dans le monde.

Savez-vous que je suis plus sotte que je ne l'imaginais ? Vous vous rappelez que j'ai toujours aimé beaucoup les eaux parfumées ; je les avais quittées dernièrement, dans la fausse persuasion que Fitzgérald les craignait : hé bien ! hier je lui entends dire le contraire, et, sans y penser, je vais machinalement dans ma chambre mettre de l'eau-de-lavande sur mon mouchoir. J'ai quelque frayeur que ce ne soit le symptôme d'une folie sentimentale ; mais comme il me paraît assez doux de s'y livrer, je ne cherche pas à m'en garantir.

Il fait aujourd'hui un temps délicieux, quoique la neige couvre encore la terre ; mais la chaleur du jour cause un dégel si considérable, qu'il nous serait impossible d'aller à Québec maintenant. Je vais être confinée une semaine au moins à Sillery, et je n'ai pas Émilie près de moi ; je meurs de

désœuvrement et d'ennui. Fitzgérald s'aventure encore à venir, au risque de sa tête et des jambes de ses chevaux ; mais le danger où se trouvent pour moi ces pauvres animaux me fait tant de compassion, que je lui ai signifié l'ordre de leur laisser quelques jours de repos, pendant lequel temps je me livrerai toute entière à l'étude, à la contemplation, et peut-être un peu à de petites critiques avec mon père qui est dix fois plus chagrin que moi d'être enfermé à la maison : je me propose de lui gagner une petite fortune au piquet, en attendant que la société puisse venir nous distraire de notre solitude.

Adieu. Je me sens d'une paresse extrême ce matin, et je ne puis écrire une ligne de plus.

Votre amie,

Bell Fermor.

LETTRE CXXX.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 20 avril.

MONSEIGNEUR,

J'arrive de la citadelle, où quelqu'un m'a proposé d'aller voir le dégel de la glace, et je viens d'avoir sous les yeux un spectacle aussi majestueux, aussi beau en lui-même, qu'il m'était agréable par la douce idée qu'il renouvelait nos communications avec l'Europe, après une si longue interruption.

Avant que je n'eusse vu se détacher cet énorme corps de glace dont la forme ressemble à un pont de Québec, au Point-Levé, je n'imaginais pas que cet objet fût digne d'aucune attention; je pensais que la glace se rompait in-

sensiblement, et se fondait peu à peu tous les jours, selon l'influence du soleil et la chaleur de la température ; je croyais que nous reverrions la rivière navigable, sans avoir remarqué par quels degrés elle l'était devenue. Mais j'ai vu que la *grande rivière*, comme les Sauvages l'appèlent avec raison, conserve sa dignité dans cette circonstance, ainsi que dans toutes les autres, et montre sa noble supériorité sur ces petits courants d'eau que nous honorons en Angleterre du nom de rivière. Le grand sublime est le caractère de ce monde occidental. La haute élévation des montagnes, la grandeur des lacs et des rivières, l'aspect majestueux des rochers, dont le sommet présente une variété pittoresque de buissons et d'arbres de toute espèce qui forment une digue à la rivière ; tous ces tableaux magiques sont tels, que nulle expression ne peut en rendre la

beauté ; un peintre en paysage pourrait ici donner tout à son gré carrière à son imagination ; il trouverait dans ces lieux des idées qu'il chercherait vainement dans nos climats.

L'objet qui vient de frapper mes regards a toute la magnificence des contrées américaines.

La glace, près de la ville, ou, pour m'exprimer dans le style canadien, le pont de glace ayant, sur près de six pieds d'épaisseur, plus d'une lieue de longueur, résiste long-temps au rapide courant qui semble vouloir le forcer dans ses limites. Plusieurs circonstances nous préparent à l'arrivée de cet événement, si je peux m'exprimer ainsi, et nous font redouter les accidents qui peuvent en résulter, près d'un mois avant que la glace ne rompe sa barrière. Chaque jour où l'air s'adoucit, vous êtes effrayé pour ceux que vous voyez s'exposer à la traver-

ser en voiture ; et cependant une seule nuit de gelée lui redonne tant de force, que les dames, et même les plus timides, ne craignent pas de s'y hasarder ; elles y vont en partie de plaisir, quoiqu'au retour elles soient très-alarmées, s'il survient dans le jour une chaleur extraordinaire.

Pendant cette dernière quinzaine surtout, les craintes sont devenues très-sérieuses ; l'œil pouvait distinguer, même à une distance considérable, que la glace s'amollissait et se détachait du rivage ; et chaque pas menaçait de la mort ceux qui avaient la témérité de la traverser : chose que la plupart des habitants continuaient de faire jusqu'à ce que deux ou trois des plus hardis n'eussent payé de leur vie leur funeste imprudence.

Du moment où la glace n'est plus un pont sur lequel vous voyez tout le monde courir en foule pour ses affaires

ou ses plaisirs, chacun épie avec une ardente impatience l'heureux instant où elle doit se détacher entièrement, et rompre la barrière qui fermait toute entrée aux vaisseaux; chacun se réjouit de l'idée que nos relations avec tous les pays vont être rétablies après avoir été si long-temps comme exclus du monde entier.

Enfin, nous sommes arrivés au moment tant souhaité, et nous sommes allés, avec une foule prodigieuse des deux sexes et de tous rangs, attendre cet événement, sujet de si grande joie; nous étions sur le sommet du cap Diamant, et nous avions la perspective de quelques lieues au-dessus et au bas de la ville; près du cap Diamant la rivière était ouverte, et la rapidité du courant d'eau qui s'était fait un passage sous le pont transparent était si forte, qu'elle a continué jusqu'à près d'un mille à se faire jour.

Nous restions immobiles avec toute l'ardeur de l'attente : le flux paraît ; il arrive avec une rapidité surprenante ; l'énorme pont de glace est ébranlé : cependant il résiste encore à la force de l'eau ; le flux se retire ; il fait une pause, s'arrête un moment, ensuite il vient de nouveau, redoublant de furie, et l'immense corps de glace se détache des bords de la rivière.

Une vaste plaine de cristal paraît en mouvement ; elle s'avance d'un pas lent et majestueux ; les langues de terre qui se prolongent dans la rivière, gênent un instant son passage ; mais le poids énorme d'un corps si prodigieux, conduit par un courant d'eau rapide, entraîne avec une force irrésistible tout ce qui peut arrêter sa marche.

Aucune expression ne peut rendre l'aspect magnifique de la rivière lorsqu'elle vient de s'ouvrir, que chaque minute éloigne la perspective de ce

vaste corps transparent, jusqu'au moment où, passant le Point-Levé, il se dérobe à la vue comme un éclair, et ne laisse devant vous qu'une immense plaine d'eau ; les yeux sont frappés de la beauté d'un tel spectacle et l'imagination se livre avec ravissement à l'idée que nos relations directes avec l'Europe, sont rétablies après une interruption de plusieurs mois ; cette heureuse époque en rappèle une autre non moins douce, celle où la nature va renaître; où la terre, ouvrant son sein fertile à la verdure, aux fleurs printannières, viendra de nouveau charmer nos regards de ses productions riches et variées.

Je ne vous ai donné sans doute qu'une description très-imparfaite de la scène qui vient de se passer devant moi; mais elle m'a fait une telle impression, qu'il m'était impossible de ne pas essayer de vous la rendre.

Si le tableau que je vous en ai fait peut vous donner une légère idée de ce qu'elle doit être en réalité, votre Seigneurie pensera sûrement avec moi, que les intempéries de l'hiver offrent ici la sublimité qui caractérise à un si haut point ces contrées.

Dans nos pays, les changements de saison s'opérant lentement et par degrés, ne produisent qu'un léger effet; mais ici rien n'y prépare d'avance; ils viènent tout-à-coup et si violemment, qu'ils saisissent l'âme et lui causent, avec le plaisir inattendu de cette prompte révolution, tout ce que la vue d'un grand spectacle peut inspirer de noble à l'imagination.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.

William Fermor.

LETTRE CXXXI.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

22 avril.

Sans doute, ma chère, vous avez bien raison ; une religieuse peut être, à plusieurs égards, moins malheureuse que certaines femmes qui vivent dans le monde ; sa position est, selon moi, un paradis, comparée à celle d'une femme délicate et sensible, dont le mari n'est pour elle qu'un objet d'aversion et de dégoût.

La cruauté de quelques parents que l'on voit ici sacrifier leurs enfants à l'avarice, en les faisant entrer de force ou par séduction dans les couvents, me frapperait encore davantage, si nous n'avions pas en Angleterre beaucoup trop d'exemples de la même inhuma-

nité, quoique dans un genre différent de ceux qui marient leurs enfants contre leur propre inclination.

Votre lettre me rappèle ce qu'une Française, femme mariée, me disait un jour à ce sujet :

J'étais fort prévenue contre les couvents, et je citais particulièrement une clause cruelle qui me paraissait sans réplique ; c'est que ce malheureux état, quoiqu'on n'y fût qu'après un temps d'épreuve, n'était pas une retraite, et ne pouvait être regardé que comme une prison perpétuelle, puisqu'on y était pour la vie.

Madame de H** me répondit promptement : « Et le mariage n'est-il pas aussi
» pour la vie ?

» Cela est vrai, Madame ; et ce qu'il
» y a de pis, c'est qu'on n'a pas un an
» de noviciat pour s'y préparer :

» Je ne peux nier la force de votre
» argument. »

Depuis, je n'ai plus osé parler de couvents devant madame de H**.

Entre nous, Lucie, convenez qu'il est assez déraisonnable que des gens s'unissent par des motifs sordides, et s'étonnent de n'être pas heureux ; chez les esprits délicats, l'amour est rarement la suite du mariage.

Il n'est pas tout-à-fait sûr que les nœuds de l'hymen, formés sous les auspices de l'amour, rendent constamment heureux; mais il me paraît impossible que, dans un lien de simple convenance, les ames deviènent jamais capables d'une tendresse aussi vive.

La plus grande partie du monde, observez-le bien, Lucie, n'est composée que de corps sans âmes ; du moins ne sont-elles que de l'espèce brute ou végétale ; à cette sorte d'êtres, l'amour et le sentiment sont absolument inutiles : nés pour passer le chemin de la vie dans une disposition habituelle d'apa-

thie d'indifférence, il ne leur importe guère dans quelle société ils font le voyage.

Quant à nous, ma chère, nous sommes l'une et l'autre d'une nature un peu plus éveillée, et par cela même il est très-essentiel que le sentiment le plus cher nous lie à nos époux ; la raison en est que nos âmes étant de l'espèce active, ne peuvent jamais rester dans un repos absolu ; si nous n'avions pas pour eux ce genre d'attachement, il serait fort à craindre qu'un autre ne parvînt à nous l'inspirer.

Tel est mon avis, Lucie ; et, malgré tout ce que peuvent dire les grands parents, les vieilles filles, les tantes, etc., de l'indécence qu'il y a pour une jeune personne à distinguer un homme d'un autre, à ressentir du penchant pour lui avant le mariage, je pense, moi, que c'est la meilleure sauve-garde qu'elle puisse avoir de sa vertu ; et celle

qui, de sa libre volonté, par de prudents calculs d'intérêt, accepte la main d'un homme pour qui elle n'éprouve que du dégoût, se couvre à mes yeux de tout ce que le mépris a de plus vil.

Je ne puis encore m'empêcher d'observer ici que le véritable but de l'éducation moderne paraît être de détruire les meilleures impulsions du cœur, l'amour, l'amitié, la bienveillance, et de mettre à la place des principes sociaux tous ceux d'un sordide intérêt: les parents, dans leurs vues sages, croient fort utile pour leurs enfants de chercher à déraciner de leur cœur ces affections qui ne seraient dirigées que sur des objets personnels, et que le ciel nous donna comme des moyens de bonheur; ils ne considèrent pas que le succès d'une telle entreprise est fort douteux, et que s'ils réussissent ils ôtent de la vie toutes ses douceurs, et la réduisent à un cercle ennuyeux

de jours monotomes que l'on pourrait tout au plus regarder comme une végétation.

Si mes idées à cet égard sont justes, le cœur de l'homme est naturellement vertueux ; et je crois que le but de l'éducation est moins de nous donner de bonnes impressions, que de perfertionner celles que la nature a mises en nous, et de nous prémunir contre les mauvaises, qui sont presque toujours acquises hors de nous.

Ainsi finit mon sermon.

Adieu, ma chère. Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

On m'apporte une lettre de votre frère ; en vérité, le pauvre Rivers a tout-à-fait perdu le sens ; Émilie consent à recevoir sa main, et l'on imaginerait, à ses transports de joie, qu'il est le premier à qui le bonheur du lien conjugal eût jamais été réservé.

Il va près du lac Champlain fixer le centre de ses États, ou plutôt de ceux d'Émilie, car je vois qu'elle sera la princesse régnante, et lui seulement le premier conseil de sa majesté.

Je vais aller à Québec; deux ou trois jours de sécheresse ont rendu les chemins praticables pour les voitures. Fitzgérald est venu me chercher.

Adieu.

Huit heures du soir.

Me voici de retour; j'ai vu Émilie, qui est la plus heureuse des femmes; elle a reçu des nouvelles de votre frère. Quel feu dans ses expressions! toute sa lettre respire la tendresse la plus passionnée: que ne sont-ils plus aimés de la fortune! Je ne jouis que faiblement de les voir fixés dans le Canada; mais je crois que, pour le bonheur de vivre ensemble, ils consentiraient volontiers à s'exiler pour toujours dans un désert de l'Islande.

LETTRE CXXXII.

*Le capitaine Fermor, au comte de****

Sillery, 28 avril.

MONSEIGNEUR,

Le plaisir que l'homme trouve naturellement dans les voyages, vient sans doute de cet amour de la nouveauté, de ce charme inexprimable qu'il éprouve à concevoir de nouvelles idées ; c'est une passion qu'il apporte en naissant, qui se découvre en lui dans toutes les occasions, depuis l'enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, et qui est la première et la dernière de sa vie.

Il n'est rien au monde que l'esprit humain craigne autant qu'un état d'inaction ; le grand secret pour trouver le bonheur, est d'entretenir une activité continuelle, sans toutefois lui donner

ces violentes secousses qui passent les bornes de son pouvoir, et détruisent ses moyens de jouissance; il est bon de l'exercer, mais non d'épuiser ses forces par un travail trop actif.

On pourrait considérer le vice comme une maladie de l'âme; l'inaction, sa létargie; et la passion guidée par la vertu, son baume et sa vie.

J'ai le plaisir de voir la coquetterie de ma fille faire place à une tendre affection pour un jeune homme très-estimable qui, sous tous les rapports, semble fait pour la rendre heureuse. Sa fortune est aisée: c'est un gentilhomme plein d'honneur et de mérite; et ce qui me prévient peut-être plus encore en sa faveur, c'est qu'il est de ma profession.

Je fais mention de la dernière circonstance, dans le dessein de prier votre Seigneurie de vouloir bien l'honorer de la protection que votre bonté m'avait offerte si généreusement pour

lui procurer une place de major qu'il sollicite, et que votre Seigneurie voulut bien me promettre; comme la situation actuelle de l'armée ne me fait pas un devoir d'y rester attaché, je me détermine à la quitter et à me retirer dans mes foyers pour jouir de ce doux état de repos que l'on apprécie tant à mon âge. Je suis en traité particulier avec un gentilhomme pour la résiliation de ma compagnie, et je me propose de retourner en Angleterre par le premier vaisseau, pour y faire accepter ma retraite; sur ce point comme sur l'objet qui regarde l'avancement de M. Fitzgérald, je ne craindrai pas de solliciter la généreuse amitié de votre Seigneurie.

J'ai pris tous mes arrangements avec Fitzgérald, à l'insu de Bella, qui n'en a pas le moindre doute, et il cherche à gagner son cœur, à l'intéresser dans le succès de ses vœux, sans que je pa-

raisse en avoir aucune connaissance ; il va me faire sa demande en forme, quoique nous fussions déjà d'accord sur tous les points.

Tout ce qui regarde cette affaire, ainsi que mon projet de quitter l'armée, sont encore des secrets pour ma fille.

Mais je reviens aux questions que votre Seigneurie m'adresse au sujet des Américains ; je veux dire ceux de nos anciennes colonies ; mon opinion, à cet égard, est conforme à ce que j'en ai toujours ouï dire ; ils me paraissent un peuple ignorant, sauvage, opiniâtre, intéressé, et cependant hospitalier.

Ils tiènent fortement à leurs idées, mais plus encore à leur intérêt, pour le soin duquel ils ont une adresse et une sagacité qu'on ne peut se figurer ; quant à ce qui regarde tout autre objet, je les crois naturellement inférieurs aux

Européens ; la différence d'éducation peut en être la première cause, mais encore il serait difficile de s'en convaincre.

Je suis de cet avis, qu'ils n'auraient pas refusé de se soumettre à nos lois, ou disputé chez eux le pouvoir de la législation, si d'abord on n'eût aigri leurs esprits, dans une chose qui touchait de si près leurs intérêts, la contrainte établie sur leur commerce avec les établissements français et espagnols : commerce où l'Angleterre fit un bénéfice immense, et qui ne coûta de pertes qu'à un très-petit nombre de riches colons de l'Inde occidentale.

Chacun des avantages que nous donnent ces colonies est centuplé par le commerce des Américains ; ce sont les abeilles qui vont chercher au-dehors le miel dont elles enrichissent la ruche qui leur offre un abri.

Lever sur eux des contributions im-

médiatement après que l'on a restreint leur commerce, est à mes yeux dessécher la source, et vouloir qu'elle ait toujours son cours.

Cependant il est nécessaire de maintenir la dignité du gouvernement.

Une bonne mère consulte l'intérêt de ses enfants, mais ne souffre pas que son autorité lui soit disputée.

Il me semble qu'un mélange adroit de douceur et de fermeté doit ramener infailliblement au vrai sens de leur devoir ces peuples entraînés par un caractère violent et des vues ambitieuses.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc., etc.

William Fermor.

LETTRE CXXXIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 5 mai.

Je viens encore d'obtenir de mon Émilie son retour auprès de moi, et nous voilà de nouveau réunies, à ma grande satisfaction; car je ne suis rien, et ne sais que m'ennuyer sans elle. Comme les routes sont déjà très-bonnes, nous passons presque tout le temps à nous promener à pied ou à cheval; et nous cherchons autant que possible à nous égayer, en attendant le retour de votre frère qui est à la recherche d'une propriété.

La végétation est, dans ce pays, d'une activité surprenante; quoique les montagnes et les collines soyent encore couvertes de neige, et que l'on en trouve même dans les vallons, tous

les arbres et les buissons de la campagne et des bois sont déjà en pleine verdure, et la terre s'embellit de toutes parts de mille sortes de fleurs, dont l'aspect varié charme les yeux.

Il est extrêmement agréable de voir les fraises et les pensées se faire jour au milieu de la neige.

Émilie et moi, nous sommes enchantées de nous retrouver après une petite séparation; c'est une vraie jouissance pour nous, que celle de pouvoir encore de nouveau nous entretenir mutuellement de nos amants; nous avons été près d'un mois éloignées l'une de l'autre, sans avoir eu la consolation de trouver une amie avec qui nous puissions extravaguer tout à notre aise, et nous nous en dédommageons pleinement aujourd'hui. Fitzgérald vient dîner avec nous; il arrive.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXIV.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 5 mai.

MONSEIGNEUR,

Je viens de m'entretenir, si je puis m'exprimer ainsi, lorsque je n'ai pas eu l'occasion de placer un mot; je viens, dis-je, d'avoir un entretien de deux ou trois heures avec un officier français qui, pendant ce long espace de temps, n'a cessé de déclamer avec une volubilité surprenante, sans proférer une syllabe qui puisse intéresser, même récréer ses auditeurs, et, je dirais plus, sans exprimer rien qui méritât le nom de pensée.

Je crois que les gens qui n'ont pas une idée hors de la route commune,

sont généralement les plus grands parleurs ; et la raison, c'est que la puérilité de leurs pensées ne les rend propres qu'à la conversation ordinaire, tandis que les êtres doués d'une plus vaste intelligence, ont des idées qu'ils ne peuvent communiquer facilement qu'à ceux dont les moyens intellectuels sont à la portée des leurs.

Cette observation pourrait être un argument qui servirait à prouver la supériorité de notre génie sur celui des femmes, puisqu'elles sont en général plus grandes parleuses que nous, si nous ne voulions considérer les limites étroites dans lesquelles nous avons borné leur éducation frivole. Les hommes, entre mille autres avantages, ont celui d'acquérir plus de sublimité, ainsi qu'une plus grande variété dans les idées.

Les femmes qui font leur société habituelle de celle des hommes, sont en géné-

ral d'un entretien beaucoup plus agréable qu'eux-mêmes; cela prouve ce dont elles seraient capables, si leur éducation développait toutes leurs facultés morales, puisqu'elles profitent avec tant d'avantage de ce moyen accidentel et limité d'acquérir des connaissances.

Mais je suis très-persuadé que les deux sexes gagnent également dans la société l'un de l'autre ; il existe dans leur conversation un mutuel désir de plaire, restreint par la politesse qui présente toutes les qualités aimables de chacun dans leur plus beau jour.

Elevées d'âge en âge dans l'ignorance, les femmes ne peuvent presque rien apprendre de leur sexe.

J'ai souvent pensé que c'était la raison pour laquelle les jeunes personnes appartenant aux militaires, sont en général plus agréables que les autres

femmes d'une même classe et d'une même éducation.

Je serais presque tenté de citer à ce sujet ma fille comme un exemple ; mais je connais l'aveuglement et la partialité des premiers sentiments de la nature, et je tairai ce que la tendresse paternelle voudrait me dicter.

Je suis affecté de ce que votre Seigneurie me mande au sujet de miss H** ; je sais qu'elle est imprudente, mais je la crois vertueuse ; une grande vivacité de caractère l'a toujours entraînée à commettre des inconséquences.

Cependant permettez-moi de vous observer, Monseigneur, qu'il y a beaucoup de sévérité à fixer le caractère sur la conduite que l'on peut tenir dans un âge où l'on ne sait pas apprécier les conséquences de ses actions, et lorsque la vivacité, l'inexpérience de la jeunesse nous conduisent à faire mille choses in-

considérées dont nous rougissons lorsque l'empire de la raison commence.

La franchise et cette confiance aveugle des premiers temps de la vie nous abusent trop souvent dans le choix de nos liaisons; et tous les sentiments nobles et généreux qui peuvent caractériser les meilleurs cœurs, aident encore à prolonger l'illusion.

Je connais parfaitement cette jeune miss H**, et je suis persuadé que si la conduite de son père à son égard était celle d'un ami ; s'il employait la douceur de l'indulgence et de la tendre affection pour la détourner d'un choix si peu digne d'elle, il y réussirait infailliblement ; mais s'il la traite avec dureté, elle est perdue pour jamais.

Il est trop sévère dans sa manière d'être avec elle, et trop rigide dans ses principes de morale. Qu'il apprène donc que l'intérêt de la vertu exige qu'elle soit représentée comme elle

est, douce, aimable, gracieuse, et répandant le plaisir autour d'elle. Le ciel nous créa pour être heureux, et pour contribuer au bonheur de nos semblables. Il n'existe de vertus réelles que les vertus sociales.

Ce fut l'ennemi du genre humain qui jeta sur nous le voile obscur de la superstition, et voulut nous persuader que l'austérité, la misère et les privations volontaires étaient des vertus.

Si les moralistes avaient réellement en vue l'amélioration de l'espèce humaine, ils ne chercheraient pas à fermer le cœur à toute sensation, ils élèveraient leur système sur les passions, sur les affections douces, les seules bases des vertus les plus nobles.

C'est d'après ce mauvais esprit de partialité avec lequel les dévots, dans leurs sombres idées et leur étroite conception, nous peignent la Divinité, que les jeunes gens s'effrayent souvent

des difficultés qu'on leur montre dans le chemin de la vertu ; désespérant d'atteindre à ces perfections idéales, tout devoir qu'elle impose leur paraît une tâche impossible ; et, dans la fausse croyance que cette route est semée d'épines, ils s'en écartent sans retour.

Depuis long-temps j'étudie le cœur humain avec quelque attention, et je crois avoir la certitude que tous les parents qui voudront prendre la peine de gagner l'amour de leurs enfants, seront toujours leurs guides et les arbitres de leur conduite.

Je puis en parler d'après une heureuse expérience. Malgré tout ce que ma fille peut dire de gaîté de cœur, je suis très-sûr qu'elle renoncerait plutôt à l'objet de son choix, que de faire la moindre chose qui puisse offenser un père en qui elle a toujours trouvé le meilleur des amis.

Une affaire m'oblige à terminer ma

lettre, et je n'ai que le temps de vous assurer, Monseigneur, des sentiments de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble, etc., etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXXXV.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 13 mai.

MADAME Desroches vient de nous quitter ; elle retourne au Kamaraskas ; elle est venue prendre congé de nous au moment de son départ : l'émotion pénible qu'elle a laissé voir en s'éloignant d'Émilie m'a réellement affectée. C'est une fort aimable femme ; Émilie et moi, nous n'avons pu retenir nos larmes en lui faisant nos adieux ; ce-

pendant je crois bien que ma douce amie n'est pas, dans le fond, très-fâchée de son départ ; elle l'aime de bonne foi, mais elle ne peut oublier absolument qu'elle ait été sa rivale ; et je suis persuadée qu'elle n'est pas non plus fort mécontente qu'elle s'éloigne de Québec avant l'arrivée de votre frère.

Le temps est charmant ; la verdure animée du printemps couvre la campagne ; les arbres ont développé tout leur feuillage, et l'on ne voit plus de neige que sur le côté des montagnes. Nous sommes dans une impatience ardente de voir aborder les vaisseaux de notre chère Angleterre. J'espère que ma Lucie les aura chargés d'un volume de lettres pour moi. Nous attendons votre frère de jour en jour ; enfin nous sommes tout espérance, tout entières à ces douces attentes ; le moindre bruit qui se fait à la porte, nous cause un tendre battement de cœur, dans l'idée

qu'on vient nous annoncer l'arrivée d'un vaisseau, ou celle de l'être *chéri*.

Fitzgérald se donne tant de peine pour chercher les moyens de me plaire, que je commence à penser qu'il y aurait de l'inhumanité de ma part à lui refuser le prix de ses soins, et je suis presque disposée, par un simple mouvement de compassion, à suivre l'exemple que vous m'avez montré avec tant d'héroïsme.

Sérieusement, Lucie, le mariage est une chose qui demande beaucoup de réflexion.

Adieu. Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXVI.

Miss Montaigu, au colonel Rivers.

Sillery, 14 mai.

Je suis de retour auprès de la meilleure des amies, mon cher Rivers, et je puis encore jouir du bonheur bien doux de parler de vous sans contrainte; elle m'écoute avec complaisance, elle excuse toute la faiblesse de mon cœur, si l'on doit donner ce nom au tendre sentiment que j'éprouve, quand l'objet qui l'inspire réunit les vertus les plus nobles et les plus aimables de son sexe.

Comment aurais-je pu me défendre de vous aimer? Ces yeux qui savent exprimer avec tant d'éloquence tout ce qu'ils veulent dire, ne m'ont-ils pas instruit, dès le premier moment qu'ils

rencontrèrent les miens, que nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre ? J'aperçus dans l'agrément et la douceur de vos manières une sensibilité qui s'accordait avec la mienne, et que jusque-là j'avais cherchée vainement; je vis cet aimable sourire de la bienveillance, l'indice et l'émanation de la vertu, ces grâces nobles d'un esprit satisfait de lui-même par le sentiment de sa dignité; enfin cette beauté morale qui représente l'image de la Divinité.

Quelle défense avais-je contre vous, mon cher Rivers, puisque le mérite qui vous distingue entre tous les hommes est tel, que ma raison approuvait la faiblesse de mon cœur?

Nous avons perdu madame Desroches; nous étions en larmes l'une et l'autre à son départ; je l'ai pressée contre mon cœur, en lui donnant le baiser d'adieu : je l'aime, mon cher Rivers; elle m'inspire un intérêt que

je ne puis vous rendre ; je la voyais chaque jour, et j'avais infiniment de plaisir à me trouver avec elle ; vous étiez l'âme de nos entretiens ; elle parlait de vous, elle faisait votre éloge, et mon cœur éprouvait un charme délicieux à l'entendre. Cependant, par une sorte de contrainte que je ne puis expliquer, il m'était impossible de prononcer votre nom devant elle ; mais je trouvais du plaisir à la voir par l'idée qu'elle vous était chère, et qu'elle ressentait pour vous la plus tendre affection. Savez-vous que je trouve un peu de ressemblance entre vous deux ? Il y a quelque chose dans son sourire qui me rappèle le vôtre.

Vous avouerai-je cependant toute ma faiblesse ? je n'ai jamais éprouvé ce même plaisir à la voir lorsque vous étiez présent ; loin de là, vos attentions pour elle me faisaient de la peine; j'étais jalouse de tous les regards que

vous portiez sur elle ; je voyais même ses qualités aimables avec un mouvement d'envie qui détruisait tout le charme que j'aurais trouvé naturellement dans sa conversation.

Je crains bien que l'injustice n'accompagne toujours l'amour, du moins lorsqu'il a toute la tendresse et la vivacité de celui qui remplit mon cœur.

Mais vous, mon cher Rivers, vous me pardonnerez cette injustice, puisqu'elle vous prouve l'excès de ma passion.

Madame Desroches m'a fait la promesse de m'écrire; oui, je veux l'aimer, vaincre ce petit reste de jalousie, et reconnaître le mérite de la plus aimable des femmes.

Pourquoi lui en voudrais-je, mon Rivers, de vous voir avec les mêmes yeux que moi, et d'avoir une âme dont les sentiments ressemblent à ceux de la mienne?

J'ai remarqué souvent que sa voix s'altère et s'adoucit comme la mienne quand elle prononce votre nom. Mon cher Rivers, vous étiez fait pour séduire le cœur de toutes les femmes. Il y a plus de charme à vous aimer, n'eût-on pas même l'espérance du moindre retour, que l'on n'en peut trouver dans les hommages de tout votre sexe.

Si je ne considérais que ma propre satisfaction, je voudrais passer ma vie près de vous dans un désert. Avec vous, tous les lieux, toutes les situations, même celle de la plus humble fortune, me plairaient également, et sans vous le monde entier n'a rien qui puisse faire goûter un instant de plaisir à votre Émilie.

Que je voye ces yeux expressifs où se peint l'amour le plus tendre ! Que j'entende cette voix chérie qui pénètre mon âme, et je suis insensible à tout autre bonheur. Je ne connais rien de

ce qui se passe autour de moi ; tout ce qui vous est étranger fuit dans ma pensée, comme celle d'un songe au réveil, et l'impression s'en efface à l'instant. Ma tendresse pour vous remplit mon âme toute entière, et nulle autre idée n'y peut trouver place ; le rang, la fortune, mon pays, mes amis, tout ce qui doit m'être cher enfin, ne m'est plus rien, mis en balance avec mon Rivers.

Pour votre propre intérêt, je vous supplie encore une fois, mon ami, de retourner en Angleterre ; je vous suivrai, et je vous jure que je ne serai jamais l'épouse d'un autre. Je vous verrai comme aujourd'hui, et nous pourrons toujours entretenir le doux sentiment qui nous lie ; peut-être la fortune deviendra-t-elle plus favorable à nos voeux que nous ne l'espérons ; puisse-t-elle un jour les satisfaire sans troubler le repos de la meilleure des

mères ! Mais si vous persistez dans votre projet, si vous voulez absolument sacrifier toute espèce de considération à votre tendresse, mon cher Rivers, je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXXVII.

Miss Fermor, à ~~miss Montagu~~. mistress temple

Sillery, 20 mai.

JE suis obligée d'en convenir, ma chère Lucie; grâces à mon père, j'ai passablement d'instruction, surtout pour une petite personne de vingt-deux ans ; cependant, vous me rendrez cette justice, que je n'ai pour cela nulle pédanterie, qu'il n'y a personne au monde qui sache moins en tirer vanité que moi ; l'envie elle-même serait for-

cée d'avouer que je traite l'article des rubans et des colifichets avec autant d'importance qu'une Française.

Je réfléchissais dernièrement, Lucie, car mes idées sont en général un peu philosophiques ; je pensais à tout ce que l'étude du cœur humain aurait d'agréable et d'intéressant, si tout le monde employait le langage de la vérité, et se peignait aux yeux des autres tel qu'il est, c'est-à-dire, si tous les hommes étaient aussi francs et d'aussi bonne foi que je le suis ; car, je le déclare, Lucie, la main sur la conscience, je méprise tellement l'hypocrisie, que, tout bien calculé, j'ai toujours laissé voir moins de qualités que je n'en avais réellement.

Je crains bien que si le voile qui nous cache le fond des cœurs se détachait, nous ne vissions, dans les meilleurs caractères, un mélange d'erreurs et d'inconséquences qui diminuerait de

beaucoup la vénération que jusque-là nous avions eue pour eux.

Mon père m'a fait une sage lecture ce matin au sujet des folles étourderies de la jeunesse ; je lui rappelais que j'étais arrivée à l'âge des folies, que chacun devait avoir son moment pour s'y livrer, et que ceux qui s'y refusaient dans les beaux jours de leur vie, couraient grand risque d'y sacrifier dans un temps où ils seraient beaucoup moins excusables.

Mais à propos de folies, je crois, ma chère, que je suis disposée à faire celle de me marier.

Fitzgérald est tellement pressant! et puis je ne sais comment il se fait que je ne suis pas heureuse où il n'est pas ; il faut en vérité que le séducteur ait quelque chose d'un pouvoir magnétique ; sans le vouloir, sans y penser, je suis presque toujours au lieu de la chambre

où il se trouve, et souvent la chaise que j'occupe est la plus voisine de la sienne. Lorsqu'on forme quelques parties de jeux, machinalement je suis conduite à la même table que lui ; j'écris sur mes tablettes des pensées douces et sentimentales ; je grave son nom sur les arbres lorsque je crois n'être vue de personne : dites, ma chère, m'auriez-vous jamais soupçonnée capable d'être ridicule à ce point ?

Me voilà tout aussi folle que la tendre et languissante Émilie.

En y réfléchissant, Lucie, je trouve qu'il est très-heureux que le ciel nous ait donné cette grande variété dans nos goûts, puisque tous les êtres humains diffèrent tant les uns des autres.

Votre frère est un homme charmant ; eh bien ! il y a, dans Fitzgérald, une sorte de vivacité hardie qui me plaît encore davantage, et, comme il me

l'a dit mille fois, il me trouve infiniment plus agréable qu'Émilie.

Adieu ; je vais à Québec.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXXVIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

20 mai, sept heures du soir.

O TRIOMPHE ! un vaisseau d'Angleterre ! Vous ne pouvez, ma chère, vous figurer les transports universels de joie que sa vue a causés ; tous les habitants de la ville étaient sur le rivage, et contemplaient d'un œil ravi l'étranger mille fois bien venu, qui semblait s'agiter gaîment au milieu des vagues, comme s'il avait eu l'idée de l'émotion délicieuse que sa présence inspirait.

Si nous éprouvons une si grande sa-

tisfaction de cet événement, nous qui pouvons conserver pendant l'hiver nos relations avec l'Europe par le moyen de nos autres colonies, quelle doit être celle des Français qui, depuis six mois, étaient absolument séquestrés de l'univers entier !

Je ne puis imaginer un sentiment de bonheur plus vif que celui qu'ils ont dû éprouver de se voir ainsi rendus à leurs communications avec le monde.

Les lettres ne sont pas encore délivrées ; un de nos gens est au bureau de la poste pour les recevoir ; nous l'attendons à chaque minute ; si je n'ai pas des volumes de vous, ma chère Lucie, je serai fort mécontente.

Il arrive ; je vole à sa rencontre ; je n'ai pas la patience de l'attendre.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. J'ai l'enveloppe à mon adresse ;

six lettres de vous. Je vais en faire lire trois à Émilie, tandis que je lirai les autres. Vous êtes charmante, ma chère Lucie; allons, je ne vous accuserai plus de paresse. Adieu.

LETTRE CXXXIX.

Mistriss Temple, à miss Fermor.

Pall-Mall, 8 avril.

Au moment où je vous écris, ma chère, je reçois votre lettre du premier février.

J'y vois, avec beaucoup de peine, la nouvelle que vous m'apprenez au sujet d'Émilie. Sa rupture avec son amant, et l'extrême attachement de mon frère pour elle, me tourmentent au-delà de l'expression.

Je ne voudrais pas montrer cette lettre à ma mère, car je suis sûre que la seule idée d'un mariage qui devrait la séparer

pour jamais d'un fils qu'elle aime à l'idolâtrie, lui serait très-funeste. Vous ne pouvez, ma chère, vous imaginer combien elle a changé depuis son départ de l'Angleterre ; elle est pâle, triste, abattue, et n'a plus rien de son ancienne vivacité. A peine mon mariage a-t-il pu lui causer quelque joie ; cependant, telle est sa délicatesse et l'ardeur de ses vœux pour son bonheur, qu'elle me défend expressément de l'instruire du chagrin que lui fait son absence, dans la crainte que cela ne dérange ses projets, ne l'oblige à revenir malgré lui, et ne détruise la douceur qu'il se promettait dans une autre existence. Je la trouve souvent toute en larmes dans sa chambre ; elle affecte un sourire lorsqu'elle me voit entrer, mais c'est un sourire qui ne peut tromper des yeux habitués comme les miens à lire jusqu'au fond de son cœur. Enfin, ma chère, j'ai l'affreuse idée qu'elle ne

vivra pas long-temps si mon frère ne presse son retour auprès d'elle. Jamais elle ne profère son nom sans laisser voir un attendrissement qui me perce l'âme.

Le portrait si flatteur que vous me faites de cette femme intéressante, et la grandeur du sacrifice qu'elle vient de faire à mon frère, semblent me reprocher de la cruauté à souhaiter qu'il surmonte sa tendresse pour elle; et cependant, Bella, dans leur position, à quoi servirait-il de flatter leur affection mutuelle, qu'à perdre l'existence à venir de tous les deux? Mais, à tout événement, je vous prie, je vous conjure, ma chère, de presser le plus ardemment possible le retour de mon frère en Angleterre; je suis convaincue que la vie de ma mère y est attachée.

J'ai eu souvent la tentation d'écrire à miss Montaigu, pour la prier d'employer contre elle-même l'ascendant qu'elle a sur lui.

Si elle l'aime, elle doit désirer sa véritable félicité, et considérer qu'une âme comme la sienne souffrira toujours intérieurement de l'idée que sa passion pour elle a été funeste à la meilleure des mères. Oui, ma chère Bell, si elle l'aime d'un attachement généreux et délicat, elle sollicitera, elle exigera son retour dans sa patrie; elle en fera la condition la plus chère aux yeux d'un amant, celle de lui conserver sa tendresse.

Faites-lui part de cette lettre, et dites-lui que c'est à son affection pour mon frère, à sa générosité, que je remets le premier intérêt de ma vie, l'existence d'une mère qui m'est plus précieuse que la mienne.

Dites-lui que mon cœur payera de l'amitié la plus tendre ce noble procédé, que je la recevrai comme un ange tutélaire, comme une sœur chérie; que nous vivrons toujours ensemble, et que

j'employerai tous les moyens qui dépendront de moi, pour hâter le moment de son union avec mon frère, et contribuer à son bonheur; que j'ai plusieurs motifs d'espérer que mes vœux seraient bientôt remplis; mais que si elle consent à recevoir sa main dans le Canada, si elle souffre qu'il exécute le projet qu'il a maintenant de s'y fixer, elle enfoncera le poignard dans le sein qui lui a donné la vie.

Je sais à peine ce que je vous écris, ma chère Bella, mais je suis dans une horrible anxiété, et je n'ai d'espoir qu'en vous. Puisse le caractère d'Émilie être aussi noble que vous me l'avez dépeint!

Je suis forcée de vous quitter; ma mère vient dans mon appartement, et je ne veux pas qu'elle voye cette lettre.

Adieu. Votre tendre amie,

Lucie TEMPLE.

LETTRE CXL.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 21 mars.

VOTRE lettre du 8 avril, ma chère, est tombée la première entre les mains d'Émilie; elle était précisément une des trois que je lui avais laissées dans notre partage de lecture, comme je vous le disais dernièrement.

Elle a fait quelques pas dans la chambre, d'un air agité et les yeux pleins de larmes, puis elle est sortie sans prononcer une parole. Elle écrit ce matin, et je présume que c'est à vous, car elle a demandé quel jour la malle devait partir pour l'Angleterre; et lorsqu'on lui a répondu que c'était demain, elle a paru s'en réjouir.

Je suis extrêmement affectée du triste

détail que vous me faites au sujet de mistriss Rivers ; donnez-lui, en mon nom, l'assurance du prochain retour de votre frère. Je connais trop bien son cœur et celui d'Émilie, pour craindre qu'ils sacrifient le bonheur d'une mère à leur propre félicité ; loin de là, il n'est point de malheur qu'ils ne supportassent plutôt que celui de l'affliger.

Cependant, je ne crois pas que vous puissiez espérer qu'un attachement semblable à celui qui les unit se détruise jamais, un attachement qui est moins fondé sur la passion que sur une tendre amitié, un rapport immédiat dans les caractères, et une sympathie dans tout ce qui les compose, telle que l'on n'en peut jamais voir de plus parfaite.

C'est à présent votre affaire, ma chère Lucie, de chercher à les rendre heureux, et d'éloigner les obstacles que l'Angleterre semble apporter à leur union, ce qui peut dépendre en partie

de l'empressement que vous mettrez à les recevoir au premier instant de leur arrivée.

D'après ce que je sais des projets de votre frère, je pense qu'il sollicitera le consentement d'Émilie pour obtenir sa main avant son départ de Québec ; mais, dans tous les cas, vous pouvez considérer son retour comme une chose très-assurée.

Je lui ai fait remettre ce matin toutes vos lettres, et celle de Temple ; ainsi, vous aurez probablement de ses nouvelles par le même courrier qui vous porte cette lettre.

Adieu, ma chère amie ; l'heure me presse, et je n'ai que le temps de vous dire que je serai toujours toute à vous,

BELL FERMOR.

LETTRE CXLI.

John Temple, au colonel Rivers.

Londres, 8 avril.

Le bonheur que j'éprouve dans un lien formé par le cœur, me rend plus pénible encore l'obligation où je suis, mon cher Rivers, de vous détourner d'un attachement qui vous promet la même félicité avec une femme aussi intéressante que vous et Bella nous dépeignez miss Montaigu.

Mais je ne puis, mon cher Ned, sans trahir notre amitié, et sans exposer la tranquillité de vos jours à venir, vous cacher plus long-temps (quoique votre excellente mère m'en ait fait la défense) qu'il est absolument nécessaire à son repos, et peut-être à sa vie, que vous abandonniez tout projet d'é-

tablissement en Amérique pour revenir promptement vous fixer en Angleterre.

Je sais que la situation présente de vos affaires ne vous permet pas de vous unir, dans votre pays, à cette femme charmante, sans descendre du rang que vous avez toujours occupé, et que votre naissance vous donne le droit de tenir dans le monde.

Seriez-vous assez mon ami, vous inspirerais-je assez d'estime pour satisfaire mon cœur, en agréant une offre que l'ancienne intimité de notre liaison m'autorise à vous faire? Ma fortune est considérable, et je puis en distraire une partie sans m'imposer le moindre sacrifice ; consentez à la partager, nous serons tous heureux, et vous pourrez assurer le bonheur de votre Émilie ; mais vous m'avez déjà convaincu, par le refus positif d'une proposition de cette espèce que mon amitié vous fit dans un temps, qu'il n'existe pas entre

nous une parfaite réciprocité de sentiments et d'estime, et que vous ne me croyez pas digne de contribuer en quelque chose à votre félicité.

Je bornerai là mes réflexions à ce sujet, du moins jusqu'à notre première entrevue ; j'espère que l'époque n'en est pas éloignée, et que cette lettre vous ramènera bientôt parmi nous.

Si le tendre sentiment que vous exprimez pour miss Montaigu pouvait encore se vaincre, sans doute il serait mieux pour elle et pour vous de le surmonter, puisque la fortune vous a l'un et l'autre moins favorisés que la nature; mais si vos cœurs sont enchaînés par une puissance irrésistible, et que votre passion soit telle que toute espèce de considération disparaisse à vos yeux, venez, mon cher, dans le sein de l'amitié, et reposez-vous sur nos soins des moyens de vous rendre heureux.

Si vous persistez à refuser le partage de ma fortune, au moins vous ne pourrez vous opposer à ce que j'employe tout mon crédit pour un frère, un ami qui m'est cher à tant de titres, et dont le bonheur est nécessaire à la perfection du mien.

Permettez maintenant que je vous parle de moi, je veux dire de la plus chère partie de moi-même, votre aimable sœur, pour qui ma tendresse, loin de s'affaiblir, augmente chaque jour.

Oui, mon ami, ma douce Lucie me paraît sans cesse plus belle et plus séduisante ; son désir de plaire à son heureux époux, la rend encore mille fois plus aimable ; l'expression de la vraie tendresse donne, même aux traits les plus disgraciés de la nature, un attrait qu'on ne peut rendre : l'amour embellit toute la personne ; il prête aux yeux plus de finesse et de sensi-

bilité ; il anime le teint d'un coloris plus vif ; il donne au maintien de la dignité, de la grâce à tous les mouvements, et il semble presque ajouter à la beauté un charme divin.

Pour terminer cet aimable sujet, ma Lucie fut dans tous les temps plus séduisante qu'aucune autre femme ; eh bien ! elle l'est aujourd'hui plus encore qu'elle ne le fut jamais.

Vous pardonnerez, mon cher Ned, à toute l'ivresse de ma passion, vous qui savez si bien apprécier le mérite de son objet.

Adieu ; nous sommes dans une vive impatience de vous embrasser.

Votre ami,

JOHN TEMPLE.

LETTRE CXLII.

Miss Montaigu, à mistriss Temple.

Sillery, 21 mai.

MADAME,

Votre lettre à miss Fermor, que le hasard m'a fait ouvrir la première, a détruit le prestige dont l'amour avait fasciné mes yeux, et m'a fait voir en un moment toute la folie de ces douces espérances que mon cœur se plaisait à nourrir.

Vous me rendez justice de me croire incapable de souffrir que M. votre frère sacrifie à mon bonheur le repos, et moins encore l'existence de la meilleure des mères. Je ne doute pas qu'il ne retourne immédiatement en Angleterre à la réception de vos lettres ; mais j'ai

tant de preuves de sa tendresse, que je ne voudrais pas l'exposer aux pénibles combats qu'il aurait sans doute à cette occasion. Il est heureusement absent pour quelques jours; cet incident servira la résolution que j'ai prise de partir sur un vaisseau de ce port, qui doit mettre à la voile dans le cours de la semaine.

Votre invitation est très-obligeante; mais un instant de réflexion vous fera sentir l'inconvenance qu'il y aurait de ma part à l'accepter.

Veuillez assurer mistriss Rivers que son fils ne perdra pas un moment pour se rendre à ses vœux, et que sûrement il sera près d'elle peu de jours après l'arrivée de cette lettre; veuillez aussi lui dire que celle qui l'a retenu loin d'une tendre mère, ne se pardonnera jamais le chagrin qu'elle a pu lui causer.

Les sentiments douloureux qui m'a-

gitent, m'empêchent de vous écrire plus longuement.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une profonde estime,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

ÉMILIE MONTAIGU.

LETTRE CXLIII.

Le colonel Rivers, à miss Montaigu.

Montréal, 20 mai.

C'EST avec un plaisir inexprimable que j'apprends à ma chère Emilie que j'ai fixé notre établissement dans un lieu qui nous offre, sous le rapport de l'intérêt, tous les avantages que nous pouvons souhaiter, et qui réunit tout ce que la nature a de plus agréable en beautés champêtres.

Le sol est riche, et les bois qui en occupent une partie payeront bien au-delà les frais de leur exploitation. A quelques milles de distance, est une ferme habitée par une famille très-intéressante; un petit nombre de Canadiens, qui s'est présenté à moi pour la culture des terres, est engagé à mon service; enfin, ma douce Emilie, tout semble sourire à nos projets.

Je viens de passer deux ou trois jours chez un officier allemand qui servait autrefois dans mon régiment, et s'est retiré dans les mêmes vues que les miennes. Je l'ai vu donnant chaque jour plus de valeur à son petit domaine, par l'intelligence et les soins qu'il apporte à la gestion de ses terres. Il a construit une maison fort agréable, dans un goût simple et rustique. Je ne puis vous rendre les délices que je trouvais à suivre son intéressant travail; je voyais déjà ma propriété, comme la

sienne, s'embellir par mon industrie ; je me représentais mon Emilie ornant ces doux ombrages du charme de sa présence ; je la voyais, comme la mère des humains, contempler avec ravissement une création nouvelle, qui, de toutes parts, venait s'offrir à ses yeux enchantés ; et mon imagination se peignait en nous l'image de nos premiers pères, dans le paradis terrestre.

J'espère être rendu près de vous le premier de juin ; voudriez-vous, mon aimable amie, fixer au lendemain le jour qui doit m'assurer une vie de bonheur ?

Mes Acadiens, vos nouveaux sujets, m'attendent à la chambre voisine, où ils demandent à me parler.

Adieu. Que tous les anges veillent sur mon Emilie, et que l'ardente expression de ma tendresse soit agréable à son cœur !

Edouard Rivers.

LETTRE CLXIV.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 24 mai.

Emilie vous a écrit, ma chère, et depuis ce moment elle paraît plus calme; cependant elle ne m'a rien dit de la résolution qu'elle a prise. Seulement elle a parlé du projet d'aller passer une semaine à Québec. Je pense qu'elle ne fixera aucune détermination jusqu'au retour de votre frère, et il ne peut être ici avant dix jours. Elle a reçu de ses nouvelles; il lui mande qu'il a choisi le lieu de son établissement; mais c'est un objet subordonné à son retour en Angleterre, lors même qu'il n'y resterait pas. Je voudrais qu'il pût déterminer mistriss Rivers à venir habiter ces lieux avec lui. Réellement son projet lui offre de si grands avantages, qu'il

serait cruel pour lui d'être obligé d'y renoncer. Le voyage n'est rien, et le climat où règne constamment un air pur, est le plus favorable que l'on puisse trouver pour la santé.

Je présume que la cérémonie du mariage aura lieu aussitôt après son retour de Montréal; qu'ensuite il s'embarquera dans le premier vaisseau qui partira pour l'Angleterre; qu'il me laissera, pendant son absence, Emilie; et que l'année prochaine il reviendra près de nous, du moins tel est le plan que mon cœur a formé.

J'aurais bien désiré que mistriss Rivers supportât mieux son éloignement. L'impatience ardente qu'elle a de le voir, détruit tous nos projets. Emilie et moi nous avions fait, en imagination, un charmant petit Eden des bords de la Champlain. Fitzgérald m'avait promis d'acheter quelques terres dans ce voisinage, pour être tous fixés dans le

même pays ; nous aurions passé de si beaux jours, au milieu de notre petite république d'amis !

Sur quoi faut-il compter dans cette ennuyeuse vie ? Rien de certain, aucun projet que l'on soit sûr d'effectuer. Je serais en grande disposition de philosopher ce matin.

Toutes ces jolies parties de campagne que nous avions formées pour l'été, les voilà rompues.

Plus de gaîté sans votre frère ; il était l'âme de tous nos plaisirs. Ce n'est pas une chose importante ; mais je suis en ce moment dans une situation d'esprit qui me fait rechercher tout ce qui peut m'être un sujet de chagrin.

Allons ! que ma pauvre Emilie soit heureuse, et je ne me plaindrai pas, même lorsque je la perdrais. Je ne sais pourquoi j'ai mille inquiétudes ; pourquoi tant de réflexions pénibles s'offrent à mon idée ? Si vous connaissiez

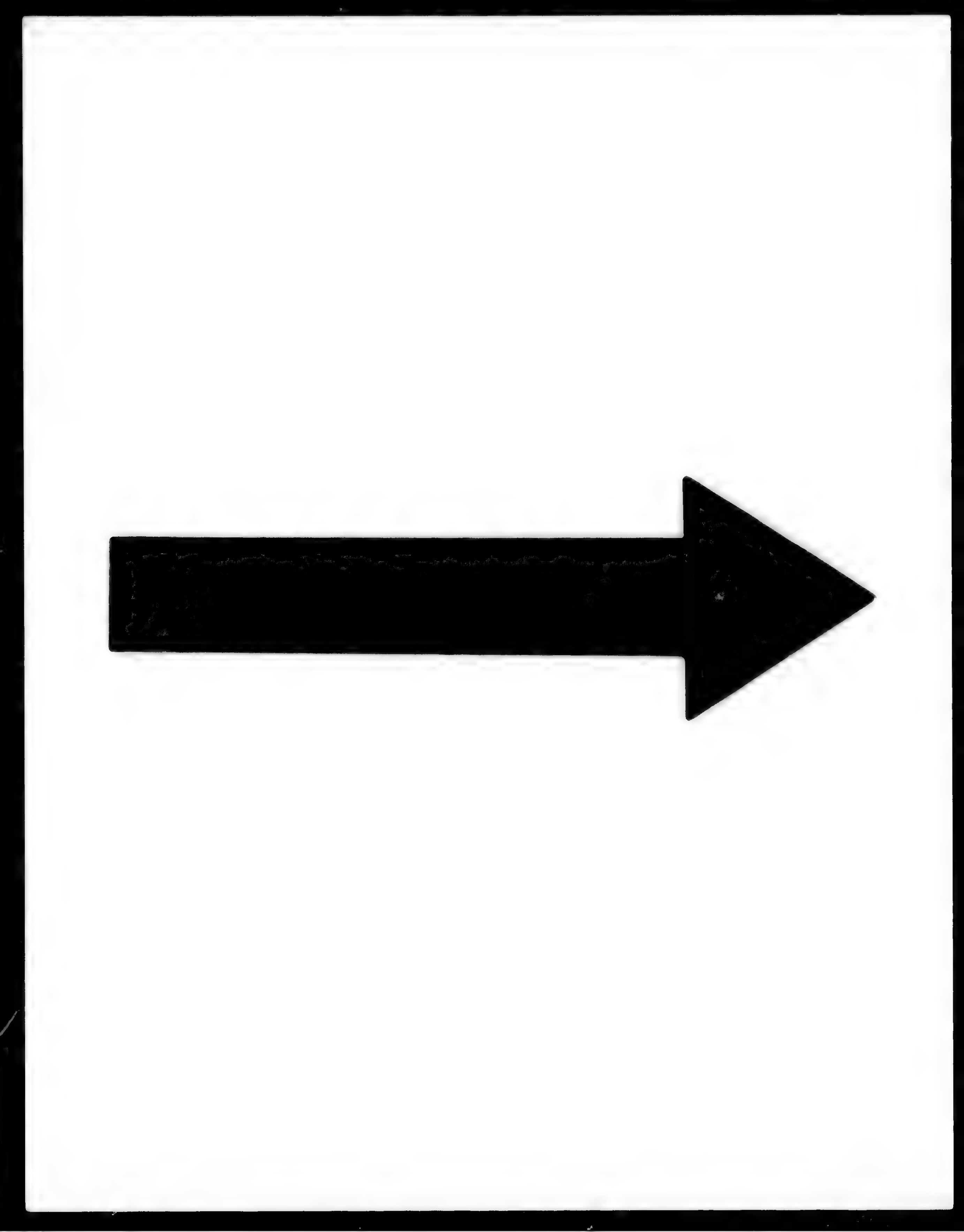
toute la noblesse de son âme, et l'amabilité de son caractère, vous ne souhaiteriez pas de rompre l'attachement qui existe entre elle et votre frère.

Elle part ce matin pour Québec; je lui ai promis de l'accompagner; tout est prêt pour le départ, et elle n'attend plus que moi.

Adieu. Je ne puis vous écrire plus long-temps; j'ai sur le cœur un poids accablant qui ne m'a pas quittée depuis votre lettre; c'est la seule désagréable que j'aye reçue jamais de ma chère Lucie. Je ne sais pas trop si je vous aime autant en ce moment, qu'avant d'avoir lu cette malheureuse lettre; il règne dans le style une sécheresse, une sorte d'insensibilité que je n'aurais pas attendue de vous.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.



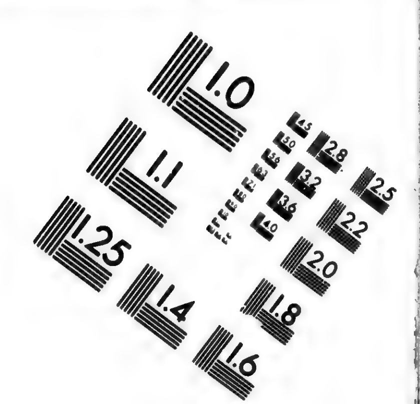
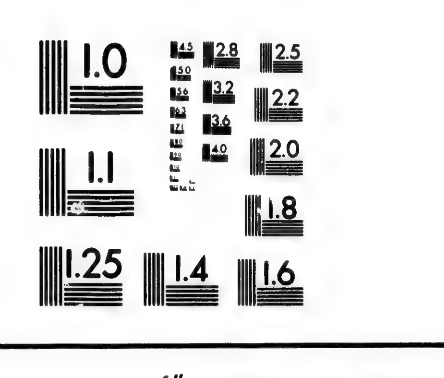
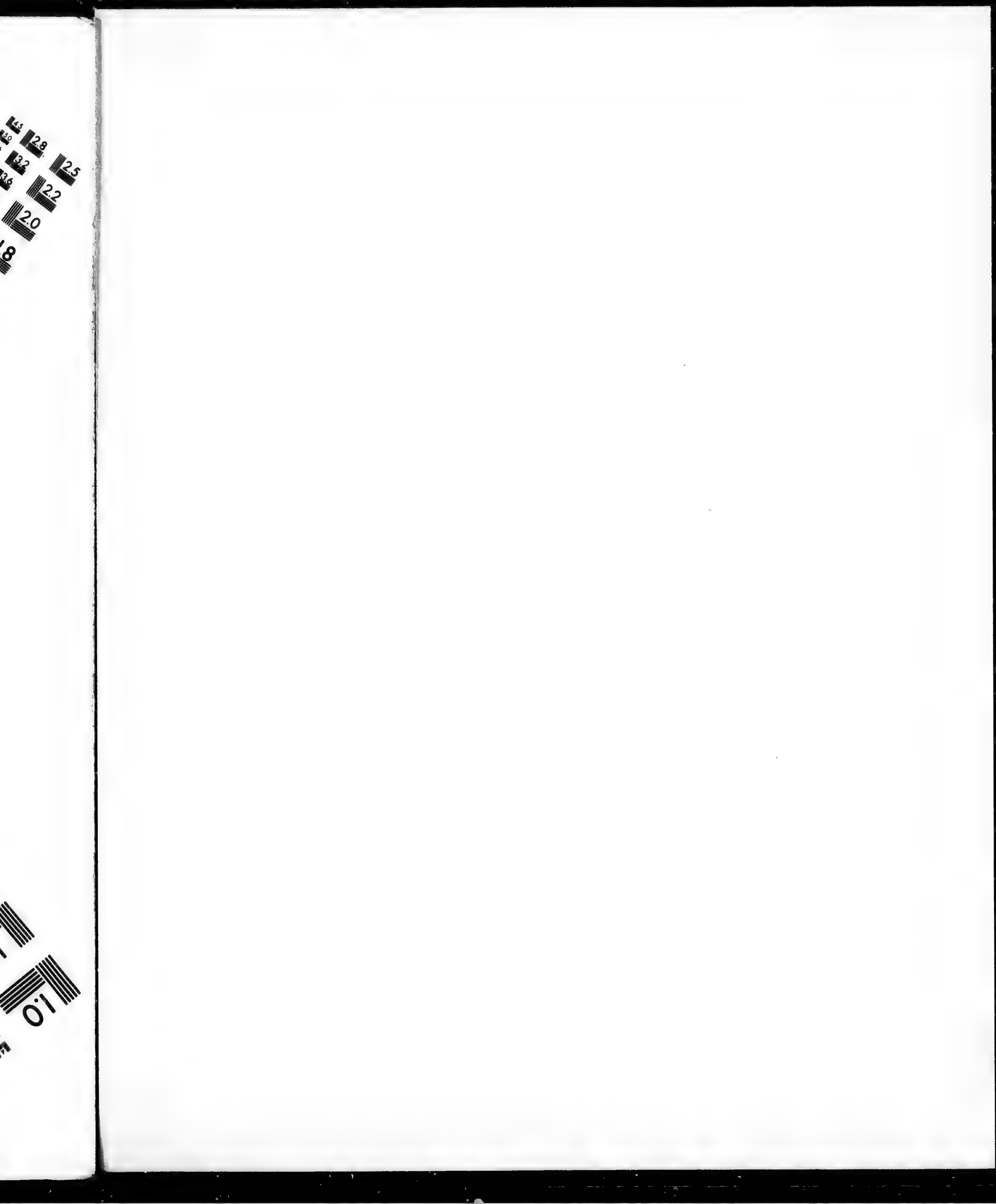


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



LETTRE CXLV.

De la même, à la même.

Sillery, 25 mai.

Je suis au désespoir ; Emilie, ma chère Emilie, s'est embarquée pour l'Angleterre. Le vaisseau est parti ce matin ; j'arrive à l'instant du port, où je suis allée la conduire.

J'ai mis en usage tout ce que l'amitié pouvait me suggérer d'art et de persuasion, pour la décider à rester jusqu'au retour de votre frère ; mais rien n'a pu changer sa résolution : elle m'a dit qu'elle connaissait trop bien sa propre faiblesse, pour s'exposer à l'épreuve de le voir ; qu'elle connaissait également sa tendresse, et qu'elle voulait faire cesser le combat pénible qui s'élevait entre son devoir et son penchant :

qu'elle était absolument déterminée à ne jamais accepter sa main qu'il n'eût le libre consentement de sa mère; qu'une entrevue à Québec, dans la situation où ils se trouvaient, ne pouvait apporter à leur malheur qu'un surcroît d'amertume; que le sentiment le plus tendre l'attachait invariablement à lui, mais qu'elle ne souffrirait pas qu'il se conduisît pour elle d'une manière indigne de son caractère; qu'elle verrait sa famille au moment de son arrivée à Londres; qu'ensuite elle se retirerait chez une parente, dans le Berkshire, où elle attendrait son retour, près de sa mère; qu'elle vous avait donné sa parole, dont rien ne pouvait la dégager, de s'embarquer dans le premier vaisseau qui partirait pour l'Angleterre.

Elle n'a pas témoigné la moindre inquiétude pour elle-même, au sujet de son voyage; mais elle tremblait à l'idée

que son Rivers pouvait courir quelque danger.

Elle a essayé plusieurs fois de lui écrire dans la journée d'hier : ses larmes l'en empêchaient toujours ; enfin elle a repris assez de courage pour l'instruire de son dessein ; mais le ton de sa lettre m'a convaincue qu'elle ne l'aurait pas exécuté s'il eût été présent.

Elle s'est approchée du vaisseau avec un air de tranquillité qui m'étonnait ; mais, au premier pas qu'elle a fait pour y descendre, toutes ses forces l'ont abandonnée; nous nous sommes retirées précipitamment dans sa chambre, où elle a donné un libre cours aux angoisses de son âme.

Le pilote avait le mot; à l'instant même j'ai reçu l'ordre de m'éloigner : elle s'est levée promptement ; et, me pressant contre son cœur : Dites-lui que son Emilie !...... Elle n'a pu articuler que ces mots.

Je n'ai jamais rien éprouvé d'aussi douloureux que cette séparation. Aimez-la, ma Lucie; qu'elle trouve en vous une tendre amie! Vous ne pouvez lui donner assez d'affection, qu'elle n'en mérite encore davantage.

Elle est restée sur le tillac jusqu'au moment où le vaisseau a tourné le Point-Levé; ses yeux fixaient passionnément notre chaloupe.

Midi.

Je reçois une lettre de votre frère, pour Emilie; elle m'avait chargée de l'ouvrir et de la lui envoyer. Je la joins ici, comme le plus sûr moyen de lui parvenir; vous trouverez aussi, avec cette lettre, une réponse à celle que Temple lui avait écrite sur le même sujet de la dernière que j'ai reçue de vous.

Adieu. Je vous écrirai lorsque j'aurai l'esprit moins troublé.

Votre amie.

Bell Eermor.

LETTRE CXLVI.

Le colonel Rivers, à mis Montaigu.

Montréal, 28 mai.

Mon espoir, mon vœu le plus doux, ma plus noble ambition, était de vous voir, ma chère Emilie, dans une situation digne de vous. Une imagination trop ardente m'aveuglait ; j'osais me flatter que ce vœu s'accomplirait dans le Canada, puisque la fortune m'en ôte la possibilité dans ma patrie.

La lettre que vous trouverez ci-incluse a détruit l'illusion de cette chère espérance. Il faut que je retourne immédiatement en Angleterre. Lorsque mon propre cœur ne me dirigerait pas dans cette résolution, je connais trop bien la bonté du vôtre, pour penser que je doive espérer la continuation de

votre estime, si j'étais capable de rechercher le bonheur, fût-ce celui d'être à vous, aux dépens des jours, même de la tranquillité d'une mère.

Je dois aujourd'hui me résigner à voir mon Emilie placée dans un rang plus modeste ; à la voir privée de tous ces plaisirs, ces avantages, ces honneurs que donne la fortune, et qu'elle a si noblement sacrifiés à la vraie délicatesse de l'âme, et, si j'ose m'en flatter, à son tendre et généreux attachement pour moi.

Soyez bien assurée, mon amie, mon ange adoré, que les inconvénients attachés à une fortune bornée, la seule que je puisse vous offrir, seront adoucis autant qu'il dépendra de moi, par tout ce que l'estime, l'amitié la plus tendre, l'amour le plus passionné, peuvent inspirer ; par ces attentions, cette sollicitude, ce désir constant de plaire, dont le cœur seul connaît le prix.

La fortune ne conserve aucun pouvoir sur des esprits comme les nôtres; nous possédons un trésor bien au-dessus de tous ceux qu'elle donne, le charme, les délices inexprimables d'aimer et d'être aimé.

L'heureuse faculté que le ciel nous donna, d'éprouver les plus douces sensations qu'il ait mises dans le coeur de l'homme, cette source précieuse de bonheur, nous offrira mutuellement toutes les jouissances réelles de la vie.

Je vais me hâter de terminer les affaires qui me retiènent ici, et j'espère avoir dans peu de temps le plaisir bien vif de présenter l'amie, l'amante la plus tendre, la plus aimable, et me permettrez-vous d'ajouter l'épouse la plus chérie, à une mère que j'aime et révère au-delà de l'expression, et qui bientôt la chérira plus que son propre fils.

Mon départ pour l'Angleterre me

retiendra dans cette ville quelques jours de plus que je ne comptais ; c'est un retard dont je ne supporte pas courageusement l'ennui.

Adieu, mon Emilie ; je ne puis trouver de langage pour vous exprimer et ma tendresse et mon impatience de vous revoir.

Votre respectueux et fidèle ami,

Edouard RIVERS.

LETTRE CXLVII.

Le colonel Rivers, à John Temple.

Montréal, 28 mai.

MON cher Temple, je ne puis assez vous remercier de votre dernière lettre, quoiqu'elle détruise entièrement l'édifice de mon bonheur.

Si j'avais prévu que ma mère dût

souffrir autant de mon absence, je n'aurais jamais quitté l'Angleterre ; le seul motif de mon voyage était de lui procurer plus d'aisance. Je sacrifierai avec plaisir mon projet d'établissement dans ce pays, à sa tranquillité ; mais nulle considération ne pourra me faire abandonner celui que j'ai formé d'unir mon sort à la meilleure et à la plus aimable des femmes.

J'aurais voulu posséder une fortune plus digne d'elle ; c'était mon désir ardent et non celui d'Émilie, car elle trouverait la même satisfaction à partager avec moi richesse ou pauvreté. J'espère obtenir son consentement pour célébrer notre mariage avant mon départ du Canada.

Je connais, mon cher Temple, tous les avantages de l'opulence, et j'ai trop de sens pour les mépriser ; seulement je voudrais pouvoir les considérer

d'un œil juste, et ne pas les estimer au-dessus de leur propre valeur.

Sans doute la fortune offre une variété de plaisirs, que sans elle on ne pourrait trouver ; elle donne la puissance, les honneurs et la considération ; mais si, pour jouir de ces biens précaires, il faut renoncer à de plus essentiels et de plus vrais, à ceux qui s'accordent le mieux avec nos goûts, je n'hésiterai jamais un instant pour déterminer le choix entre eux.

De toutes les jouissances qui tiènent aux richesses, il n'en est aucune que je puisse comparer aux délices d'être aimé de la femme la plus séduisante qui ait jamais existé.

Le cours de la vie, mon cher Temple, est une triste végétation, si le souffle doux et bienfaisant de l'amour ne vient l'animer. Jusqu'au temps où je connus mon Émilie, jusqu'à l'heureux instant où je fus assuré de sa ten-

dresse, je puis à peine dire que j'aye vécu.

Adieu. Votre sincère ami,

Edouard RIVERS.

LETTRE CXLVIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 1er juin.

JE ne puis m'occuper, je ne puis écrire que d'Émilie; je n'ai jamais senti, comme depuis son départ, à quel dégré je l'aimais. Je retourne sans cesse avec empressement partout où nous avons été ensemble; chaque lieu me la rappèle; je me retrace mille entretiens que la confiance et l'amitié rendaient charmants, et des larmes d'attendrissement s'échappent malgré moi; nos promenades, nos jeux, nos jolies pe-

tites parties, tous nos plaisirs enfin se représentent continuellement à mon imagination.

J'ai toujours sous les yeux ces mêmes beautés champêtres que j'admirais tant, mais elles n'ont presque plus de charme pour moi.

Je revois tous les bosquets, tous les ombrages qu'elle aimait, et j'ai une prédilection plus tendre pour chacun de ces lieux où elle se plaisait davantage.

Fitzgérald entretient avec complaisance mon exaltation d'amitié; il me conduit vers tous les objets qui peuvent me rappeler mieux l'idée de ma pauvre Émilie; il parle d'elle avec une chaleur qui montre toute la sensibilité de son cœur : il cherche à m'adoucir le chagrin de son absence, par les attentions les plus délicates.

Ma chère Lucie, c'est un charme infini que celui d'être véritablement

aimée. J'ai toujours été flattée de l'admiration générale; je la recherchais avec empressement, eh bien! aujourd'hui, celle de tous les hommes ne me serait plus rien auprès de la moindre preuve d'attachement de Fitzgérald.

Adieu. Je ne pourrai vous envoyer cette lettre avant quelques jours.

4 juin.

Le gouverneur donne un bal en l'honneur de la fête du jour. Je vais préparer ma toilette pour y aller; mais c'est avec regret, sans la douce compagne de mes plaisirs. Chaque instant me rend notre séparation plus pénible.

5 juin.

Nous avons eu cette nuit, pendant le bal, un des orages les plus effrayants que j'aye encore vus. Le ciel était en feu; tout le globe paraissait prêt à se dissoudre.

Que le ciel préserve ma pauvre Émilie des fureurs de ce terrible ouragan. Mille inquiétudes bouleversent mon esprit depuis cet instant.

Midi.

Votre frère vient d'arriver ; il est accouru directement à Sillery, sans passer par Québec ; il s'est vîte informé d'Émilie : il ne pouvait pas croire à son départ. Je ne puis vous rendre sa consternation, lorsqu'il a été convaincu qu'elle était partie sans lui ; il voulait sur-le-champ la suivre dans une chaloupe découverte, espérant la rencontrer à Coudre, si mon père ne l'eût retenu presque de force, et ne lui eût démontré l'impossibilité de la rejoindre ; les vents ayant toujours été favorables, ils devaient infailliblement l'avoir conduite hors de la rivière.

Il a fait partir son domestique pour Québec, avec ordre d'arrêter son pas-

sage dans le premier vaisseau qui devait mettre à la voile. Rien ne peut exprimer l'ardeur de son impatience.

Il venait dans l'espoir de hâter la conclusion de son mariage à Québec, et de la conduire en Angleterre avec le titre de son épouse; il s'effraye pour elle de mille dangers que, dans son exaltation passionnée, il imagine que sa présence lui aurait évités; enfin il a toutes les idées folles, injustes et ridicules d'un amant.

Je vous enverrai cette lettre par votre frère, avec plusieurs autres, à moins que je ne trouve dans l'intervalle une occasion sûre de vous la faire passer.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMON.

LETTRE CXLVIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

6 juin.

Votre frère a retenu son passage dans un grand vaisseau de ligne qui part le dix ; ainsi vous pouvez l'attendre à chaque instant, lorsque vous recevrez cette lettre que je vous envoie, avec celle que je vous ai écrite hier, par une petite frégate qui met à la voile quelques jours plus tôt que l'on ne comptait.

Rivers engage Fitzgérald à reprendre les terres qu'il avait achetées dans le pays de la Champlain, ne prévoyant pas y retourner jamais pour suivre son ancien projet.

Mais je le détournerai de cette idée, si j'ai sur son esprit quelque influence.

Je ne puis soutenir la pensée de fixer mon séjour en Amérique, maintenant que mes deux chers amis l'ont quittée; je n'avais d'autre motif, en souhaitant m'établir ici, que de former une petite réunion d'amis véritables, dont ils faisaient la partie principale. Et puis d'ailleurs l'esprit d'émulation aurait entretenu mon courage, échauffé mon imagination d'un feu plus actif et plus brillant.

Emilie et moi, nous aurions rivalisé à qui aurait possédé le mieux le génie de la création; qui aurait fait naître les plus belles fleurs; formé des bois et des rochers, des berceaux, des grottes plus agréables, ménagé des points de vue plus pittoresques; nous aurions fait prendre aux ruisseaux un cours sinueux et romantique; nous aurions découvert la plupart de ces jolies petites cascades dont ce beau pays abonde, et qui, par leur aimable variété, for-

ment de ces lieux l'aspect le plus enchanteur.

Enfin nous aurions cherché sans cesse, conduites par l'imagination vive et exaltée de notre sexe, les moyens de rendre plus agréable encore le doux séjour de l'amour et de l'amitié; tandis que nos héros, prenant à la place de leur épée le soc de la charrue, se seraient livrés à un travail plus intéressant, auraient cultivé la terre, élevé du bétail, des troupeaux de moutons, suivi toutes les occupations qui constituent le bon fermier; ou, pour m'exprimer dans un style plus poétique,

« Auraient dompté l'indocile habitant des
» plaines aussi promptement qu'ils soumirent
» l'Espagne. »

Je veux parler de la Havanne, où, prévention à part, je sais que l'un et l'autre se montrèrent avec honneur, et firent plus que leur devoir, s'il est des cas où un homme puisse faire davantage.

Enfin ils auraient, dans tous leurs soins, recherché l'utile pour le soutien de leur maison, et nous l'agréable, pour les distraire et les égayer dans leurs travaux; ce qui me parait être la tâche assignée par la nature aux deux sexes, quoique, dans ces lieux, les sauvages donnent un vil exemple du contraire.

Il n'y a plus à présent une jolie ferme à vendre dans le Canada, pas une seule qui mérite mon attention; ainsi donc tout l'agrément de la chose serait détruit, même dans la supposition que l'amitié n'eût pas été l'unique base de ce projet.

Faites agréer mon respect à mistriss Rivers, et dites pour moi mille choses affectueuses à Temple et à ma chère Emilie, si elle est arrivée.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Bell Fermor.

LETTRE CL.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

Sillery, 6 juin.

MONSEIGNEUR,

Il est très-vrai que les Jésuites missionnaires habitent toujours les villages indiens, et que ces peuples ont en eux la plus grande confiance.

Leurs idées sur le christianisme sont fort circonscrites ; et de tous les modes de notre foi, il n'en est pas qu'ils préfèrent l'un à l'autre ; ils considèrent un missionnaire d'une nation quelconque comme un bon père qui vient leur apprendre la meilleure manière d'honorer la divinité qu'ils croyent plus favorable aux Européens qu'à leur peuple ; ils le regardent comme un ambassadeur du prince dont il est sujet, et ils attachent une marque d'honneur

et d'estime à le recevoir. C'est à notre insouciance et à l'attention sage que les Français apportent dans le choix de leurs envoyés, que l'on doit attribuer l'extrême attachement que la plus grande partie des nations sauvages ont toujours conservé à ces derniers.

Les missionnaires français étudiant avec soin leur langage, leurs mœurs, leur caractère, leurs dispositions, se conformant à leur genre de vie, cherchant tous les moyens de gagner leur estime, ont acquis sur eux une influence que l'on ne peut concevoir. Il nous serait aussi facile d'obtenir le même avantage, si par un choix meilleur nous donnions plus d'encouragement à ce pieux emploi.

Je crois vous avoir dit qu'il existe une ressemblance frappante entre les mœurs des Canadiens et celles des Sauvages ; j'aurais dû l'expliquer en ajoutant que cette ressemblance ne

ient pas de ce que les Français gagnèrent les Sauvages et leur firent adopter leurs mœurs ; mais par la cause contraire, les paysans de la nation française ont pris leur grossière indolence en temps de paix, et leur activité, leur caractère féroce, en temps de guerre; leur goût passionné pour les jeux champêtres et leur éloignement pour le travail, leur penchant déterminé pour la vie errante et la liberté; mais les lois de ce pays étant fort douces, autorisent en quelque sorte ce dernier goût.

Un grand nombre d'officiers, même de distinction, servant dans les troupes envoyées aux colonies, ont été reçus parmi les tribus sauvages; il existe même des preuves trop certaines, pour l'honneur de l'humanité, que plusieurs d'entre eux ont conduit à la danse de mort et à l'exécution des captifs anglais, ont été jusqu'à partager avec les Sauvages l'horrible repas, et les ont

imités dans toutes leurs cruautés, sentiment féroce qui, non seulement à la honte éternelle de notre religion, mais encore de notre nature, fut insinué dans le cœur de ces malheureux peuples, dont l'ignorance est l'excuse par des Français et des Anglais habitant les colonies, qui, avec une fureur désordonnée, offrirent des récompenses à ceux qui boiraient dans le crâne de leurs ennemis. Rousseau s'est donné beaucoup de peine pour nous prouver que les nations les plus sauvages étaient les plus vertueuses; j'ai toute la vénération possible pour ce philosophe, dont j'admire les écrits avec enthousiasme; mais j'ai encore une plus haute considération pour la vérité qui, je crois, n'est pas de son côté dans cette circonstance.

Il y a peu de motifs d'amour-propre qui puissent exciter les vertus d'un peuple, tellement esclave de ses gros-

siers penchants, que l'on voit ces hommes abrutis, ne pouvant résister à leur goût pour l'eau de vie, prendre de cette boisson jusqu'au point de tomber à chaque pas, et s'abandonner, dans ce vil état d'ivresse, à tous les désordres, à tous les crimes les plus atroces, quoiqu'ils blâment continuellement ces vices horribles dont ils se rendent alors coupables.

Il serait injuste de nous accuser de les avoir corrompus, de leur avoir donné le défaut de l'intempérance auquel nous ne sommes pas sujets; car les Français et les Anglais sont, en général, extrêmement sobres; à la vérité, nous leur avons apporté le dangereux moyen de s'enivrer, qu'ils n'avaient pas avant que nous ne fussions en relation avec eux; mais il me semble qu'ils doivent de la gratitude à ceux qui leur ont fait une vertu de la sobriété, lorsque, jusqu'à ce temps, ils n'avaient

jamais connu d'autre boisson que l'eau.

D'après toutes mes observations et ce que j'ai ouï dire de ce peuple, un fait certain qui me paraît tel au moins, c'est que les nations indiennes les plus civilisées sont celles où il y a le plus de vertus : remarque précisément contraire aux idées systématiques de Rousseau.

Mais je crois que tous les systèmes éloignent, au lieu de conduire à la découverte de la vérité.

Le père Lafitau, par ce motif, nous a donné, dans sa comparaison savante des mœurs des sauvages avec celles du premier âge, une connaissance très-imparfaite des mœurs indiennes; il a même tant de naïveté qu'il ne dit rien que ce qu'il cherche à établir d'après son système.

Mon désir, au contraire, n'est point de mettre à la place de la vérité aucun sentiment que je favorise, aucune idée

qui plaise à mon imagination, mais de la découvrir, qu'elle soit agréable ou non à ma propre opinion.

Mes relations sur chaque pays pourront être fausses ou imparfaites par cause d'erreur ou d'ignorance; mais jamais on n'y verra que j'aye manqué volontairement à la vérité. Que les sauvages ayent des vertus, de la candeur, c'est une chose dont je conviendrai; mais il faut être un homme à paradoxe pour affirmer qu'ils en ayent plus que les nations policées.

Votre Seigneurie me demande quel est le caractère moral qui domine chez les Canadiens? Ils sont de mœurs simples, hospitaliers, et cependant fort soigneux pour tout ce qui regarde leur intérêt, autant que cela ne contrarie pas cette extrême indolence qui est leur plus grande passion.

Je suis convaincu que, là où règne la superstition, le moral est extrême-

ment affaibli. Le premier motif qui nous porte à l'exercice de la moralité n'existe plus lorsqu'on a disposé le peuple à croire que des cérémonies extérieures pouvaient compenser l'absence de toute espèce de vertu.

J'ai entendu moi-même s'expliquer un homme qui avait acquis une fortune considérable par des moyens fort suspects. Il avouait franchement que sa vie entière avait été contraire à tous les préceptes du grand esprit ; mais qu'il espérait obtenir le pardon du ciel par ses prières et par le sacrifice qu'il allait faire d'une de ses filles qu'il voulait dévouer à l'état religieux, comme une expiation de ses fautes.

Cette manière d'être vertueux par procuration est assurément fort douce et fort commode, pour cette espèce de dévots qui ont des enfants à sacrifier.

Je me propose d'adresser encore une autre lettre à votre Seigneurie, par le

colonel Rivers qui part dans peu de jours.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.,

William FERMOR.

LETTRE CLI.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

Sillery, 9 juin.

MONSEIGNEUR,

Cette lettre vous sera remise par un des hommes les plus estimables et les plus intéressants que j'aye connus, le colonel Rivers, que je me trouve heureux de présenter à votre Seigneurie; car je sais combien elle est délicate dans le choix de ses amis : le monde en offre si peu qui puissent mériter votre

amitié, que vous regarderez sûrement, comme une découverte précieuse, la connaissance d'un jeune homme chez lequel toutes les vertus devancent les années, et qui est digne de tous les sentiments affectueux de votre Seigneurie.

C'est à lui que je parlerai des avantages que je lui procure en lui offrant l'occasion de connaître un gentilhomme qui réunit à la sagesse et à l'expérience de l'âge, tous les sentiments les plus ardents du cœur, la générosité, la confiance, le noble enthousiasme et la vivacité de la jeunesse.

L'idée que votre Seigneurie me communique de former ici des couvents protestants d'un ordre semblable à ceux que nous vîmes ensemble à Hambourg, me paraît mériter toute l'attention des personnes que cet objet peut intéresser, surtout si les couvents catholiques sont abolis, comme on a plusieurs raisons de le croire.

La noblesse a beaucoup de familles nombreuses ; et s'il n'existait pas de couvents, la plupart n'auraient aucun moyen d'élever leurs filles, et de leur donner une existence dans le cas où elles auraient passé l'âge de se pourvoir ; l'avantage que leur offrent ces établissements, sous ce double rapport, est pour elles un puissant motif de tenir à leur ancienne religion.

Cependant, comme je voudrais éloigner de cet état la classe la plus utile, je veux dire la plus commune du sexe, je souhaiterais que l'on accordât seulement aux filles de seigneurs le privilége de se faire religieuses, et qu'elles fussent obligées, avant de prononcer leurs vœux, de prouver au moins trois ou quatre quartiers de noblesse ; ce qui servirait à leur assurer de la considération, et préviendrait en même temps l'abus de les rendre trop nombreuses.

Elles feraient le vœu d'obéissance, mais non celui de célibat; elles se réserveraient le pouvoir, comme à Hambourg, de sortir à volonté pour s'établir lorsqu'elles en auraient l'intention.

Votre Seigneurie peut se rappeler que dans cette ville toutes les religieuses ont la liberté de se marier, excepté l'abbesse; et que celle qui présidait lors du séjour que nous y fîmes, étant jeune et jolie, votre Seigneurie lui fit l'observation qu'une pareille clause lui paraissait injuste et cruelle; à quoi cette dame répondit avec beaucoup de finesse et de naïveté : « O Monseigneur! vous « savez que j'ai le pouvoir de rési- « gner. »

Je laisse au colonel Rivers le soin d'instruire votre Seigneurie de tous les autres détails qui peuvent encore l'intéresser, concernant cette colonie; il est plus en état que moi de vous satisfaire à cet égard, ayant parcouru les

différentes parties du Canada, dans le projet de s'y fixer.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre, etc.

William Fermor.

Votre Seigneurie me rappèle au sujet des couvents dont elle fait mention, une petite anecdote que je veux lui conter :

J'étais un jour chez une dame française, et sa fille jeune personne charmante de quinze à seize ans me dit qu'elle allait entrer dans un couvent ; je lui demandai quel était celui dont elle avait fait choix : elle me répondit que c'était l'hôpital général.

« Je suis bien aise, Mademoiselle,
» que vous n'ayiez pas choisi les Ursu-
» lines ; la règle de cet ordre a tant de
» sévérité, qu'il vous aurait été péni-
» ble de vous y conformer ; quant à la

» règle, je ne crains pas, Monsieu
» qu'elle soit trop austère; mais l'habi
» de l'hôpital général (je souris) est s
» gai! et il sied si bien, Mademoiselle!

Elle sourit à son tour, et je la quitta pleinement convaincu de la sincérit de sa vocation, et de la sagesse, de l'hu manité des parents à souffrir que d jeunes personnes choisissent un genr de vie si contraire à la nature de l'homme dans un âge où elles peuvent juger, ave tant de discernement, de ce qui doi le mieux assurer leur bonheur.

LETTRE CLII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 9 juin.

Je vous envoie cette lettre par votre frère qui part demain; j'espère que le temps pourra me familiariser avec so

absence et celle d'Émilie ; mais aujourd'hui je ne puis songer que le sort me les enlève, sans une tristesse et un abattement d'esprit qui semblent éloigner à jamais de mon cœur toute idée de plaisir.

Je vous conjure, ma chère Lucie, de faire tout ce qui dépendra de vous pour faciliter leur union ; rappelez-vous que c'est à votre demande, et à la tranquillité de mistriss Rivers, qu'ils ont sacrifié tous leurs plans de bonheur.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais je suis tellement affectée qu'il m'est impossible d'écrire. Aimez-la ma chère Émilie ; qu'elle n'ait pas à se repentir de la générosité de sa conduite.

Adieu.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLIII.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Sillery, 10 juin au soir.

MON pauvre Rivers ! Je crois que son départ m'a fait encore plus de peine que celui d'Émilie ; tandis qu'il était près de nous, il me semblait que je ne l'avais pas perdue tout-à-fait ; maintenant je sens doublement la perte de ces deux amis.

Il m'a priée de conserver de l'intérêt à madame Desroches, en m'assurant qu'elle méritait toute mon amitié. Il a écrit à cette dame, et a remis à mes soins sa lettre qu'il m'a laissée ouverte : il la remercie dans les termes les plus affectueux de ses attentions obligeantes, et de l'attachement qu'elle a bien voulu lui témoigner, ainsi qu'à son Émilie ; ensuite il lui offre ses plus zélés ser-

vices en Angleterre, au sujet de sa propriété, dont une partie lui est enlevée d'une manière si injuste par quelques habitants de ce pays, sous le prétexte qu'elle ne s'y est pas établie, précisément, selon les premières conditions.

Il m'a fait l'aveu qu'il éprouvait du regret de laisser dans le Canada, cette aimable femme, et de penser qu'il ne la reverrait jamais.

Je l'aime pour cette sensibilité et pour ses attentions délicates envers une femme dont l'attachement désintéressé mérite bien toute sa reconnaissance.

Fitzgérald s'afflige avec moi; il cherche, par tous les moyens possibles, à me rendre moins douloureuse la perte de mes amis. Je lui sais bon gré de ses tendres soins; mais, Lucie, rien ne peut à présent me consoler de leur absence.

Je trouve une occasion d'envoyer à madame Desroches la lettre de votre frère; et comme elles sont très-rares, je ne veux pas la laisser échapper : c'est par un officier qui est dans ce moment avec mon père.

Adieu.

Votre sincère amie,

BELL FERMOR.

Minuit.

Nous avons parlé toute la soirée de votre frère ; je disais que je n'aimais rien plus en lui que cette tendresse d'âme, cette douce sensibilité qui n'appartient guère qu'aux femmes, et que l'on rencontre si rarement dans un sexe dont tous les principes d'éducation ne tendent qu'à lui endurcir le cœur.

Fitzgérald admirait son esprit, son vaste génie, sa générosité, son courage, et la noble ardeur de son amitié: mon père, sa grande connaissance

du monde ; non cette idée confuse et superficielle des usages de la société, que l'on appèle faussement de ce nom, mais cette perception fine d'un esprit juste et pénétrant, qui sait distinguer au premier coup-d'œil le vice et la vertu, quelle que soit l'enveloppe dont ils cherchent à se couvrir.

J'aime aussi, disait encore mon père, le caractère de franchise et de loyauté qui le distingue, et qui est la base de toutes les vertus.

« Cependant, mon cher papa, vous
» lui préfériez autrefois, pour Émilie,
» cette fade blancheur de lait, cet en-
» nuyeux sir Georges Clayton, dont
» la première vertu, même la seule
» à laquelle il puisse prétendre, est
» d'être par sa nature exempt de vices,
» et qui n'a jamais connu le sentiment
» de la peine des autres. —

» Vous êtes dans l'erreur, Bella ;
» une telle préférence ne pouvait exis-

» ter ; mais elle était engagée à sir
» Georges, et puis il avait une grande
» fortune à lui offrir : dans le siècle
» dégénéré où nous vivons, ma chère,
» c'est un point que l'on est forcé
» de considérer. Les hommes ne son-
» gent plus qu'au solide : nous avons
» perdu tout-à-fait le goût de ces nour-
» ritures légères de roman, où les da-
» mes, voyageant en croupe derrière
» leurs amoureux chevaliers, faisaient
» avec eux un repas splendide du fruit
» des buissons, et se désaltéraient au
» premier ruisseau. —

» Mais, mon cher papa..... —

» Mais, ma chère Bell..... »

J'ai vu que le front paternel allait s'obscurcir, et j'ai préféré laisser tomber le sujet ; mais je vais examiner, maintenant qu'il est parti, si des fruits champêtres et une selle pour équipage, avec un noble et séduisant chevalier comme votre frère, ne valent pas mieux

que des ortolans et une voiture à six chevaux, avec un être aussi monotone et aussi froid que sir Georges.

Bonsoir, ma chère Lucie.

LETTRE CLVI.

Le même, à la même.

Sillery, 17 juin.

Je reçois un paquet de lettres de ma chère Lucie; je lui dirai seulement, pour répondre à ce qui fait le principal sujet de toutes, que, dans une quinzaine, j'espère qu'elle aura le plaisir de revoir un frère qui n'a point hésité un seul moment à sacrifier à la tranquillité d'une mère tous ses agréables projets d'établissement dans ce pays, et le bonheur de s'unir à celle qu'il aime.

Je ne pense pas, ma chère, que

vous puissiez oublier qu'il a fait de tels sacrifices ; et j'ai trop bonne opinion de votre cœur pour ne pas regarder comme inutile tout ce que je vous dirais de plus à cet égard ; vous recevrez Émilie, j'en suis bien sûre, comme une sœur, une amie, qui mérite vos plus tendres sentiments d'amitié, et qui a renoncé à tous les avantages de la fortune, encouru la censure du monde par son attachement généreux pour votre frère.

Les tristes détails que vous me donnez sur cette pauvre lady H***, m'affectent beaucoup, mais ne me surprènent pas ; je l'ai connue intimement. A dix-huit ans elle fut sacrifiée à l'intérêt sordide et à l'ambition de ses parents, qui la contraignirent à recevoir la main d'un vieux seigneur maussade et valétudinaire ; sa mort est la suite trop naturelle de ses regrets ; elle avait une âme formée pour les plus

doux sentiments; elle ne les trouvait pas dans son intérieur; la délicatesse de son cœur et la pureté de ses principes l'empêchèrent de les chercher au-dehors; elle mourut de consomption, malheureuse victime de la tyrannie de ses parents, du tendre besoin de son âme, et d'un noble sentiment d'honneur.

S'il reste encore à son père le moindre mouvement d'humanité, que ne doit-il pas souffrir d'un semblable événement!

Il est cruel de penser, ma chère Lucie, que la félicité ou le malheur de notre vie sont en général déterminés irrévocablement avant que nous ne puissions discerner l'un et l'autre.

Retenues par la coutume et les sots préjugés du monde, nous allons à l'autel sans réfléchir, et nous avançons bien avant dans la vie, qu'à peine osons-nous penser.

Que nous sommes heureuses l'une et l'autre, Lucie, d'avoir des parents qui, loin de forcer nos inclinations, n'ont pas même cherché à nous tromper, en nous engageant à fixer notre choix par des vues sordides! Ils n'ont pas excité dans nos jeunes cœurs l'orgueil et l'ambition; ils nous ont laissé toutes les vertus que la nature a mises en nous; ils nous ont peint les charmes d'un attachement délicat; et ils ne nous ont point appris à estimer les richesses au-dessus de leur valeur.

Figurez-vous que mon père a toujours cherché, dans l'objet qu'il me destinait, l'exaltation romanesque de mon caractère, et jamais il ne m'a dit un mot qui pût m'engager à recevoir les soins d'un homme dont la fortune fût la seule recommandation; je me rappèle même qu'étant fort jeune, il m'empêcha d'écouter les vœux d'un officier de son régiment, très-riche,

mais dont le caractère ne lui paraissait pas estimable.

Si j'ai la moindre connaissance du cœur humain, je suis l'arbitre de mon bonheur, et ce sera ma faute, si je ne suis pas heureuse avec Fitzgérald.

Je crains seulement qu'après ces premiers beaux jours du mariage, lorsque nous commencerons à rentrer dans un état de calme, mes dispositions légères ne me conduisent à la coquetterie; j'aime naturellement à exciter l'admiration; et ce goût s'est encore accru par la complaisance qu'on a mise à le satisfaire; car, sans trop me flatter, je puis dire que j'ai toujours eu le don de plaire généralement aux hommes. J'ai une sorte d'idée qu'il ne s'écoulera pas un long espace de temps, avant que je ne sois dans le cas d'essayer mes sages résolutions; j'ai entendu ce matin mon père et Fitzgérald en grande conférence.

Savez-vous que n'ayant plus personn
à aimer que ce pauvre Fitzgérald, j'a
pour lui dix fois plus de tendresse qu
jamais? Aujourd'hui, mon amour es
comme les rayons du soleil fixés su
un seul point.

Il me quitte si peu, que je suis vra
ment étonnée qu'il ne m'ennuye pa
quelquefois; mais je ne connais pas u
homme qui possède aussi bien que lu
l'art de se varier; ce fut cette agréabl
variété de caractère qui me frappa d'a
bord en lui; je considérai que j'aurai
avec un homme de ce genre tout l
sexe réuni; il dit la même chose à mo
égard, et réellement il faut avouer que
nous avons l'un et l'autre beaucoup de
ces aimables caprices qui, en affaires
d'amour, valent mieux que tout le
mérite du monde.

N'avez-vous jamais remarqué, Lu-
cie, que la même personne est rare-

ment le premier objet de l'amour et de l'amitié ?

Ces grandes vertus qui commandent l'estime, inspirent difficilement la passion.

L'amitié cherche les qualités réelles et solides, la franchise, la constance, une stabilité immuable de caractère ; l'amour, au contraire, admire ce qu'il ne connait pas, se crée lui-même l'idole de son culte, trouve des charmes jusque dans ses défauts ; il aime la folie, l'inconséquence, le caprice : pour tout dire en un mot,

« L'amour est un enfant, et comme un enfant il en a tous les goûts frivoles. »

J'espère que l'un ou l'autre vous m'instruirez à l'instant même de l'arrivée d'Émilie ; je ne puis vous rendre l'impatience que j'ai d'en avoir des nouvelles ; je ne suis pas moins empressée

d'en apprendre de mon cher Rivers. Que le ciel leur envoie des vents favorables.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLV.

La même, à la même.

30 juin.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère, sur l'idée que vous avez de la société de ce pays; tout bien considéré, j'aimerais encore mieux vivre à Québec que dans aucune ville d'Angleterre, si j'en excepte Londres; le genre de vie que l'on y mène est très-agréable; les tableaux champêtres qui nous environnent sont charmants; et nos plaisirs, ceux que l'on goûte ici le plus généralement, nous font jouir de ces présents d'un beau ciel dans toute leur perfection.

Tandis que votre frère et ma bonne Émilie habitaient ces lieux, je n'avais pas le moindre désir de quitter le Canada. Mais aujourd'hui qu'ils n'y sont plus, j'éprouve, dans le fond de l'âme, un vide qu'il me sera bien difficile de remplir; ma liaison avec Émilie date presque de l'enfance, et je ne sais quelle tendresse particulière est attachée à ces affections qui naissent avec nous, et s'accroissent avec nos forces.

Je trouvais aussi quelque chose de romanesque dans le plaisir inattendu de la revoir ici, après une longue séparation, causée par l'éloignement du colonel Montaigu, qui se retira du régiment dans lequel mon père servait.

Enfin, tout semblait concourir à nous rendre chères l'une à l'autre; et ces mêmes causes nous font sentir plus vivement le chagrin d'être une seconde fois séparées.

Quant à votre frère, je l'aime à un

tel dégré, qu'un homme moins généreux et moins confiant que Fitzgérald prendrait assurément de l'ombrage sur la tendre amitié que j'exprime pour lui.

Je reçois en ce moment une lettre de madame Desroches; elle me témoigne ses vifs regrets, au sujet de la perte de nos deux chers amis, et me prie de les assurer l'un et l'autre de son éternel souvenir. Elle félicite Émilie du bonheur de posséder les tendres affections de l'homme le plus digne d'être aimé qu'elle ait jamais connu; elle ajoute qu'elle ne peut imaginer dans ce monde une félicité semblable à celle de l'heureuse femme dont la vie entière doit être consacrée à faire le bonheur du colonel Rivers; que le ciel n'ayant pas voulu qu'elle eût cette douce tâche à remplir, elle ne formerait jamais un nouvel engagement où elle ne pourrait, sans devenir coupable, lui conserver

un souvenir tendre; que cependant elle croyait que son départ était, en quelque sorte, un bien pour elle, parce qu'elle regardait comme impossible de le voir jamais avec indifférence.

Il serait peut-être sage de ne point communiquer tous ces détails à votre frère, ainsi qu'à Emilie. J'avais d'abord pensé à leur envoyer cette lettre; mais il y règne une chaleur de style, une tendresse passionnée, lorsqu'elle parle de Rivers, qui n'auraient servi qu'à leur causer des regrets, en leur montrant l'excès de son malheureux attachement pour lui. Les expressions qu'elle emploie sont beaucoup plus fortes que celles dont je me suis servie pour vous en donner le sens.

Je veux me lier intimement avec elle, puisqu'elle aime mon cher Rivers; elle éprouve aussi beaucoup d'amitié pour Émilie, du moins elle se l'imagine; mais je me défie un peu de la

sincéritédes affections qui existent entre rivales. Cependant je dois ici faire une exception, et convenir qu'elles ont toujours été parfaitement ensemble; je souhaiterais qu'Émilie voulût bien adresser quelques lignes à cette femme intéressante.

Savez-vous qu'elle m'a priée de lui procurer le portrait de votre frère à son insu? Je ne sais pas encore si je dois où non me prêter à cette fantaisie; dans le cas où je me laisse aller à cette complaisance, il faudra bien que vous soyiez mon agent. C'est une extravagance à elle de le désirer; mais, comme il y a du plaisir à cette espèce de folie, je ne suis pas sûre que ma moralité puisse tenir contre la peine de l'affliger d'un refus, quand je peux lui causer une tendre satisfaction; nous avons si peu de plaisirs à goûter dans ce monde!

Adieu, ma chère Lucie,

BELL FERMOR.

LETTRE CLVI.

La même, à la même.

Sillery, 10 juillet.

J'ESPÈRE, ma chère amie, que vous passez maintenant des jours de bonheur près de votre frère et de ma bonne Émilie; je brûle d'impatience de l'apprendre de vous-même; mais il va s'écouler cinq ou six semaines, peut-être beaucoup plus encore, avant que je ne puisse recevoir ces nouvelles tant désirées.

Quant à moi, ma chère, il faut que je vous dise tout: je ne puis garder mon secret plus long-temps; je suis mariée depuis quelques jours. Mon père voudrait en faire un mystère, par des raisons qui ne sont d'aucune importance; mais cela n'est pas dans ma nature: je

déteste les secrets; ils ne conviènent qu'aux gens dissimulés, politiques; à ceux dont les pensées et les actions ne peuvent être mises au jour.

Pour moi, je suis intimement persuadée que l'envie de parler, naturelle à la plus grande partie de l'espèce humaine, et la difficulté que nous avons de garder un secret sans une sorte de malaise visible, nous vient de la providence qui, dans ses vues sages et bienfaisantes, voulut nous ôter la possibilité de nous cacher mutuellement les projets méchants et perfides que nous pourrions former les uns contre les autres, et nous préserve ainsi de la trahison, en nous la faisant deviner.

Je me rappèle qu'un homme très-sensible, et qui avait une connaissance parfaite du monde, disait souvent qu'il n'y avait rien de pire dans la nature que le goût du mystère : maxime aussi vraie qu'elle est sage, du moins je le crois

ainsi, et je voudrais conseiller à toutes les mères, tantes et gouvernantes, de l'imprimer fortement dans l'esprit des jeunes personnes qu'elles dirigent.

Ainsi donc, comme je vous le disais, me voilà madame Fitzgérald.

Ce grand événement est encore ignoré dans le pays; mais, d'après ma doctrine actuelle, et la nature des choses, il ne peut rester long-temps caché.

Vous n'avez jamais vu d'époux si *galant* que le mien; au reste je présume qu'ils le sont tous dans la première quinzaine, surtout lorsqu'ils ont formé leurs liens d'une manière aussi romanesque. Je suis enchantée d'avoir ainsi changé de nom mystérieusement et sans apprêt; mais je crains fort que mon étourderie ne le fasse deviner bientôt. La cérémonie s'est faite dans une campagne environnée de trois rivières; nous étions absolument seuls avec mon père et madame Villiers, qui n'a pas

encore dévoilé le secret. J'ai ouï di
que l'assiduité de Fitzgérald, auprè
de moi, scandalisait quelques jeune
personnes de la société ; je compt
bien entretenir un peu de temps leur
doutes, seulement pour satisfaire leu
bénigne penchant à tout ce qui pe
les scandaliser ; il faut que chacun s'a-
muse à sa manière.

Adieu.

Votre amie,

A. Fitzgérald.

Je vous en prie, ma chère, mari
donc Émilie ; tout le monde se marie ;
elle seule ne jouit pas du beau titr
d'épouse.

LETTRE CLVII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

Sillery, 10 juillet.

MONSEIGNEUR,

J'ai le plaisir d'annoncer à votre Seigneurie que je viens de marier ma fille à un jeune homme dont le caractère semble me promettre l'avenir le plus heureux pour elle.

C'est le second fils d'un baronnet Irlandais, dont la fortune est assez considérable ; il a lui-même un revenu de trois mille livres, indépendamment de sa commission ; c'est un homme plein d'honneur et de mérite, et qui depuis long-temps a pour ma fille un vif sentiment de tendresse.

Je crains bien qu'il ne s'écoule encore quelque temps avant que je ne

puisse quitter ce pays ; comme j'ai l
projet de garder Fitzgérald et ma fill
avec moi, je sollicite pour lui la pre
mière place vacante de major.

Dans la poursuite de cet objet, j'ose
rai, avec confiance, recourir à la géné
reuse protection que votre Seigneuri
a bien voulu m'offrir.

Je suis d'autant plus heureux de ce
événement, que le caractère léger d
Bella m'a fait craindre long-temp
qu'elle ne fît un choix inconsidér
Leur mariage n'est pas encore déclar
publiquement, par différentes raison
de famille qui ne sont pas dignes d'in
téresser votre Seigneurie.

Aussitôt que M. Fitzgérald et moi
nous aurons reçu de New-Yorck notre
congé d'absence, nous terminerons
toutes les affaires qui nous retiènent
ici, et nous abandonnerons le Canada,
que cependant je ne quitterai pas sans
regret.

La température est, dans tous les temps, agréable et salutaire ; et dans l'été, c'est un pays enchanteur. Un homme de mon âge n'abandonne pas sans peine un ciel doux et vivifiant. La chaleur du climat est absolument semblable à celle d'Italie, ou du midi de la France, et n'a point cette pesanteur oppressive qui suit ordinairement nos chaleurs d'été en Angleterre.

Le genre de vie que l'on mène dans ce pays excite à la gaîté; nous jouissons de tous les agréments de la belle saison par de charmantes parties de campagne. Nous avons aussi l'agréable délassement d'une petite société fort bien composée, et l'esprit d'urbanité commence à se répandre dans toutes les classes ; enfin, je quitterai le Canada, précisément à l'époque où il deviendrait agréable de l'habiter.

On ne peut concevoir à quel point une petite population comme celle-ci

influe sur le caractère personnel de celui qui gouverne.

Je suis obligé de terminer ici ma lettre ; la personne qui doit s'en charger est appelée à bord.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CLVIII.

Mistriss Fitzgérald, à John Temple

Sillery, 13 juillet.

JE conviens avec vous, mon cher Temple, que rien n'est plus agréable qu'une Anglaise d'une humeur sémillante et légère, et j'ose me flatter que votre chère épouse et moi nous vous

en donnons l'heureuse conviction. Je souhaiterais également avec vous que ce caractère fût plus ordinaire parmi les Anglaises ; mais, il faut que je l'avoue, et c'est à regret, mes aimables compatriotes, dans la classe bourgeoise (je parle de la nation en général, et non de la capitale), ont une sorte de réserve, de gravité repoussante, qui les empêche de paraître ce que la nature voulait qu'elles fussent, agréables et faites pour plaire.

De la crainte ridicule qu'elles ont de montrer un trop grand désir de plaire à votre sexe, elles ont pris, avec les hommes, une manière d'être incivile et sévère qui ressemblerait presque au ton grossier de la mauvaise éducation. Elles se donnent une peine infinie pour voiler, sous une apparence dédaigneuse, cette touchante sensibilité du cœur, cette tendresse délicate qui les rend doublement intéressantes ; elles crai-

gnent d'avouer jusqu'à leurs liaisons d'amitié, si elles ne sont pas en tout conformes aux plus strictes règles de la société ; elles sont même dans le doute qu'une femme modeste puisse faire à son époux l'aveu de sa passion pour lui ; enfin, on dirait qu'elles s'imaginent que les affections de l'âme ne leur furent données que dans le dessein de les cacher.

A tout bien considérer, il n'y a peut-être pas de femmes au monde qui ayent reçu de la nature autant de moyens de charmer le cœur et les yeux ; et avec de si grands avantages, les Anglaises ont trouvé l'heureux secret de plaire moins que toute autre femme dont le mérite n'approche pas du leur.

Ma chère Émilie est-elle arrivée ? Je ne puis en dire davantage ; il faut que je laisse ma lettre.

Minuit.

Je suis la plus heureuse des femmes ;

mon père m'a dit ce soir que dans cinq ou six semaines nous allions retourner dans nos foyers.

Ce n'est pas que ce pays ne soit délicieux, et que notre habitation ne soit un paradis terrestre; mais il y a près d'un an que nous y sommes, et le temps fait qu'on se lasse de tout, comme vous le savez, Temple.

Je reverrai donc ma pauvre Émilie, et je pourrai encore faire mille extravagances avec Rivers! Je ne parle pas de vous et de ma Lucie: non, je ne puis vous rendre ma joie.

Adieu; je suis devenue très-paresseuse depuis mon mariage, et je compte à l'avenir faire écrire toutes mes lettres à Fitzgérald, excepté les *billets doux*, cependant, où je pense bien le surpasser.

Votre affectionnée,

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CLIX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Douvres, 8 juillet.

J'ARRIVE à l'instant, ma chère Bell, après un heureux passage, et je vais partir immédiatement pour Londres, d'où je vous écrirai aussitôt que j'aurai vu madame Rivers. Je vous l'avouerai, Bella, je tremble à la seule idée de cette entrevue, et cependant je suis bien déterminée à la voir, et à lui ouvrir mon âme toute entière sur l'objet qui regarde son fils; ensuite je la laisserai maîtresse de ma destinée, car je ne consentirai jamais à lui appartenir sans son approbation, quelle que soit la tendresse de mes sentiments pour lui.

Je suis dans une anxiété cruelle sur

le sort de mon cher Rivers ; puisse le ciel le préserver des dangers auxquels son Émilie vient d'échapper !

Je vous écris à la hâte par un vaisseau qui met à la voile pour Québec à l'instant même, et la personne qui se charge de cette lettre me presse de finir.

Que le bonheur accompagne sans cesse ma chère Bella !

Faites agréer mes compliments respectueux au capitaine Fermor, et dites mille choses aimables de ma part à M. Fitzgérald.

Adieu. Votre tendre amie,

Émilie Montaigu.

LETTRE CLX.

Le même, à la même.

Londres, 19 juillet.

Je suis arrivée dans cette ville depuis hier soir, ma chère Bella ; me voici chez des amis, d'où je viens d'envoyer un message à madame Rivers. J'attends à chaque moment sa réponse ; je suis dans un trouble que je ne puis vous exprimer ; un poids douloureux oppresse mon cœur ; je redoute comme un instant fatal le retour de mon envoyé.

Ma chère amie, si les affections nous procurent le bonheur le plus doux que nous puissions éprouver, elles sont aussi la source de nos peines les plus vives ; ce qui se passe en moi dans ce moment ne peut être imaginé.

Je voulais, ce matin, partir pour la campagne, sans voir, et même sans rien faire dire à madame Rivers. Peut-être aurais-je bien fait. Si elle allait me recevoir avec froideur? Pourquoi m'exposerais-je à la crainte d'une telle réception? Il aurait été mieux que j'attendisse l'arrivée de mon cher Rivers; j'ai mis trop de précipitation dans ma démarche; mon ardente sensibilité m'a fait agir indiscrètement: qu'ai-je à demander à sa famille?

Je donnerais le monde entier pour retenir mon message, quoique je la prévinsse, en peu de mots seulement, que je venais d'arriver, que son fils était en bonne santé, et qu'elle pouvait espérer à chaque instant le revoir près d'elle.

On frappe à la porte; je tremble, je ne sais pourquoi; le domestique vient annoncer M. et madame Temple; mon cœur bat, ils entrent.

Une heure.

Ils sont partis, et reviendront me chercher dans une heure ; ils veulent absolument que j'aille dîner avec eux, ils m'assurent que mistriss Rivers est impatiente de me voir. Vous ne pouvez imaginer les manières tendres, polies et délicates que l'un et l'autre ont employées avec moi ; ils ont remarqué mon trouble, et n'ont épargné aucun soin pour les dissiper ; ils m'ont parlé de Rivers, mais sans me dire un seul mot qui eût le moindre rapport au vif intérêt que je prends à lui ; ils m'ont exprimé, dans les termes les plus affectueux, combien ils trouvaient de bonheur à me connaître, et ils ont sollicité mon amitié d'une manière extrêmement flatteuse pour moi. Quelle ressemblance frappante j'ai trouvée, ma chère, dans madame Temple avec son aimable frère ! Ses yeux ont la même sensibilité que les siens, la même

expression d'amabilité. Je ne crois pas avoir jamais vu de femme d'une beauté aussi remarquable. Je l'aime déjà ; elle m'inspire une tendresse d'affection que je ne puis vous rendre ; je me suis surprise plusieurs fois à la considérer avec une attention qui m'a fait rougir.

Combien tous les amis de mon Rivers ont de charmes à mes yeux !

Je crois que je leur ai fait une bien sotte réception ; mais ils ont eu la politesse et l'humanité de ne pas laisser voir qu'ils l'avaient remarquée.

J'oubliais de vous dire que je leur ai fait mille tendres complimens de votre part et de celle du capitaine Fermor.

Mon esprit est dans une agitation que je ne puis vous dépeindre ; j'éprouve de la joie, de l'anxiété, une incertitude pénible, un embarras que je ne peux surmonter, en songeant que le moment approche où je dois paraître devant madame Rivers.

Je vais m'habiller, et je suis forcée de laisser ma lettre jusqu'à ce soir.

Minuit.

Me voici de retour, ma chère Bell, de cette visite dont je m'effrayais tant, et je suis étonnée que mon cœur n'ait pas eu le doux pressentiment du plaisir qu'elle m'a causé. Que j'étais injuste envers la plus aimable des femmes! Elle m'a reçue comme une tendre mère recevrait un enfant chéri qu'elle croyait ne plus revoir. Elle est accourue dans mes bras, m'a pressée contre son cœur, et ses larmes coulaient en abondance; elle m'appelait sa fille, son autre Lucie; elle m'a fait mille questions sur son fils; elle voulait savoir jusqu'aux moindres détails de sa vie. Quelles étaient ses occupations, ses amusements, s'il parlait beaucoup d'elle, s'il avait toujours une figure aussi belle que lorsqu'il a quitté l'Angleterre?

Je lui répondais d'un air embarrassé,

mais avec un plaisir qui ranimait toutes les facultés de mon âme ; je crois que je n'ai jamais paru avec autant d'avantage que dans cette journée. Vous n'attribuerez pas, ma chère, à un amour-propre déplacé, les soins extraordinaires que j'ai pris pour tâcher de me rendre agréable ; j'ai donné même une attention particulière à ma parure ; enfin, j'ai cherché autant que possible à justifier la tendresse de Rivers ; je n'ai jamais été vaine pour moi-même, mais *je* le suis pour lui ; je suis indifférente à l'admiration que recevrait Émilie Montaigu ; mais, comme l'heureux objet de son amour, je voudrais être admirée de toute la terre ; oui, je voudrais être la première de mon sexe parmi tout ce qu'il y a de plus aimable, avoir un sacrifice à faire digne de mon Rivers, et pouvoir montrer à ses amis que la vive tendresse que j'éprouve lui seul pouvait me l'inspirer.

Madame Rivers m'a fait beaucoup d'instances pour passer un mois avec elle ; mon cœur aurait aisément satisfait à sa demande , mais j'ai pris assez de force sur moi pour résister à mes propres désirs et à ses pressantes sollicitations. Je compte partir dans trois jours pour le Berkshire, j'ai cependant promis de les accompagner demain à une partie de campagne que M. Temple a bien voulu proposer à mon sujet.

Je vous écris par le dernier vaisseau qui met à la voile pour Québec ; l'époque avancée de la saison ne permet plus d'en envoyer d'autres.

Vous aurez encore de mes nouvelles, sous peu de jours, par le paquebot.

Adieu , ma chère amie.

Votre affectionnée ,

E. Montaigu.

Sans doute il s'écoulera peu de temps avant l'arrivée de mon cher Rivers ;

jugez, Bella, quelle doit être mon inquiétude jusqu'à ce moment.

LETTRE CLXI.

Le colonel Rivers, au capitaine Fermor.

Douvres, 24 juillet, onze heures.

Je suis arrivé, mon cher ami, après un passage agréable en lui-même, mais que mes craintes pour Emilie m'ont rendu extrêmement long et pénible. Chaque vent qui s'élevait me faisait trembler pour elle ; je me créais, à son sujet, mille dangers imaginaires que la raison ne pouvait éloigner de ma pensée. Nous avons eu, pendant la plus grande partie du voyage, une mer très-orageuse, quoique les vents fussent favorables ; un instant nous eûmes la crainte d'un haut temps et d'un vent

contraire ; je crus voir aussitôt mon Emilie exposée à la fureur des tempêtes ; aucune expression ne peut rendre ce que je souffris dans ce moment.

A l'entrée du canal d'Angleterre, nous aperçumes une chaloupe vide, et quelques débris d'un navire flottant sur l'eau ; je me persuadai que c'étaient les restes du vaisseau qui avait conduit mon aimable amie ; un frisson me saisit tout-à-coup, je sentis mon cœur défaillir à cette vue ; et lorsque nous abordâmes, je trouvai à peine assez de force pour m'informer si elle était arrivée.

Je fis cette question d'une voix tremblante, et j'eus le bonheur de rencontrer le vaisseau qui l'avait amenée, et d'entendre les passagers qui venaient d'arriver avec elle dépeindre sa personne ; il était difficile de s'y méprendre.

J'espère être près d'elle ce soir ; de

quelles délices mon cœur est enivré par cette chère espérance !

Le hasard m'offre une occasion pressée pour New-Yorck ; je me hâte de vous écrire, tandis qu'on prépare ma chaise.

Adieu. Votre sincère ami,

Édouard Rivers.

Je compte adresser une lettre à ma chère petite Bell aussitôt que je serai rendu à Londres. Je ne puis vous décrire les sensations que j'éprouvai lorsque j'aperçus les côtes d'Angleterre ; je reconnus ces monts arides avec un transport mêlé de vénération, un transport qui cependant était calmé par mes vives sollicitudes sur la plus chère partie de moi-même.

Adieu ; ma chaise est à la porte. Je n'ai que le temps de fermer cette lettre.

LETTRE CLXII.

Le colonel Rivers, à miss Fermor.

Rochester, 24 juillet.

Je suis obligé de m'arrêter un moment ici pour attendre un Canadien qui voyage avec moi, et qui a quelques lettres à remettre dans ce pays. Combien ce retard me fait souffrir ! Mais je ne puis laisser un étranger seul au milieu de la route, quoique je perde tant de minutes qui devaient me rapprocher de mon Emilie.

Pour adoucir autant que possible l'ennui de ce contre-temps, je commence une lettre à mon aimable Bella ; notre chère Emilie a fait une heureuse traversée ; je viens d'écrire au capitaine Fermor.

Les vives émotions de la joie rem-

plissent tous mes esprits ; mon compagnon de voyage est surpris de la beauté et des richesses de l'Angleterre, d'après ce qu'il a vu du pays de Kent ; pour moi, j'admire avec ravissement chacune des jolies perspectives qui s'offrent à ma vue, et je suis si fier de mon pays, que toute mon âme semble se dilater ; mais il s'y mêle peut-être bien quelque autre motif. La journée est charmante ; les nombreux troupeaux de toute espèce qui couvrent le penchant des collines, la propreté des maisons du peuple, l'air d'abondance qui règne de toutes parts ; enfin, l'aspect réuni de ces différents tableaux doivent frapper vivement celui qui n'a jamais vu que les beautés sauvages de la nature.

Celles du Canada sont faites également pour surprendre les yeux et l'imagination, mais elles sont d'un autre genre.

Que cet homme est insupportable !

Il n'a pas une tendre amante à voir à Londres ; il n'est pas attendu par la meilleure des mères, par une famille qu'il aime comme je chéris la mienne.

Je vais prendre une autre chaise, et je lui laisserai mon domestique pour l'accompagner.

Mais il vient, grâces au ciel. Adieu, ma chère petite Bell ; à l'instant même arrive dans l'auberge un étranger qui va s'embarquer à Londres pour New-Yorck ; je vous envoie cette lettre par lui. Encore une fois, adieu.

Votre affectionné,

Edouard Rivers.

LETTRE CLXIII.

John Temple, à miss Fermor.

Londres, 25 juillet.

Je suis le seul ici, ma chère Bell, qui aie assez de calme pour vous apprendre que Rivers est de retour près de nous; à quelques pas de la maison, il est resté dans sa chaise de poste, et m'a fait demander, afin que je puisse préparer doucement ma mère à le voir, et prévenir l'effet d'une surprise qui pouvait donner une secousse trop violente à ses esprits.

Je suis revenu près d'elle, et je lui ai dit que je venais de rencontrer une personne qui l'avait laissé à Douvres, et qu'il arriverait bientôt; peu de minutes après il m'a suivi.

Je ne saurai vous rendre que très-

imparfaitement leur entrevue touchante ; quoique ma mère y fût préparée, nous avons eu peine à l'empêcher de s'évanouir ; elle l'a pressée dans ses bras ; elle voulait parler, mais elle ne trouvait plus de voix ; ses larmes inondaient son visage ; Rivers n'était pas moins affecté, quoique d'une manière différente ; je ne l'ai jamais vu aussi bien ; le noble attendrissement, le respect filial, la vive émotion de joie qui se peignaient dans ses traits, dans son maintien, répandaient sur toute sa personne un charme que rien ne peut exprimer ; il voulait partir ce soir pour le Berkshire ; mais ce dessein a paru faire tant de peine à ma mère, qu'il vient d'écrire à Émilie, et il lui mande que le motif qui le force à remettre son départ à demain, c'est que nous devons tous l'accompagner dans ma voiture, et que nous espérons la ramener à la ville.

Vous jugez avec beancoup de raison, ma chère Bell, qu'ils sont formés l'un pour l'autre ; je n'ai jamais vu deux caractères offrir tant de rapports ; nous allons chercher avec empressement quelque moyen de les rendre heureux ; sans la délicatesse excessive de Rivers, ils pourraient l'être dès aujourd'hui ; si j'étais dans sa position, et qu'il fût à la mienne, je n'hésiterais pas un moment à recevoir de son amitié le bonheur qu'il me voudrait procurer.

Lucie me fait appeler.

Adieu, ma chère Bella! croyez-moi, pour toujours, votre sincère et dévoué serviteur,

John Temple.

LETTRE CLXIV.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Pall-Mall, 29 juillet.

Tous mes vœux sont remplis ; mon Rivers est arrivé heureusement ; il m'aime, je suis chère à sa famille, je le vois sans contrainte, chaque instant m'assure davantage de sa tendresse ; il me prodigue mille soins délicats, et ses yeux me peignent constamment, par leur expression passionnée, que son Émilie est nécessaire au bonheur de son existence.

Je me suis rendue aux vives instances de sa sœur, et je suis maintenant à sa maison, où je dois passer quelque temps ; il habite celle de madame Rivers, mais nous sommes toujours ensemble. Nous allons partir la semaine

prochaine pour la terre que M. Temple possède dans le Rutland ; ils ne restaient à la ville que pour attendre Rivers ; cette possession est à six milles d'une ferme appartenant à ce dernier, son héritage paternel, dont il fit la cession à sa mère, lorsqu'il partit pour l'Amérique ; elle le presse aujourd'hui de la reprendre, mais il s'y refuse absolument, et il persiste à vouloir qu'elle ait toujours sa maison à la ville, qu'elle conserve une parfaite indépendance, et soit entièrement maîtresse d'elle-même.

Je l'aime encore cent fois plus pour ce trait généreux de tendresse filiale, quoiqu'il détruise ma douce espérance d'être à lui ; aurais-je pensé, ma chère Bella, qu'il lui fût possible d'atteindre encore un plus haut degré dans mon estime ?

Quand le sort ne devrait jamais nous unir, s'il nous laisse toujours vivre ensemble comme aujourd'hui, son

amour peut encore faire le charme de mon existence ; le voir, entendre sa voix chérie, être son amie, la confidente de toutes ses pensées, de tous ses projets, l'entendre exprimer les nobles sentiments de son âme ! Non, ma chère Bella, je ne voudrais pas renoncer à ce bonheur pour les jouissances les plus vives que le monde pourrait m'offrir.

Mes idées, sur ce premier sentiment du cœur, paraîtront sans doute extraordinaires aux yeux de beaucoup de gens ; mais elles ne seront ni moins réelles ni moins dans la nature.

Un aveugle peut aussi bien juger des couleurs, que la masse des humains peut apprécier ou même concevoir l'exaltation d'un véritable amour.

Les gens adonnés au plaisir et les êtres froids condamneront également la tendresse de mon affection, qu'ils appeleront une folie romanesque. Il est

peu de personnes, ma chère Bell, capables d'aimer; elles éprouveront de la passion, de l'estime : elles goûteront même la douceur de ces deux mouvements réunis, sentiment qui se rapproche le plus de celui de l'amour; mais cette ardeur vivifiante, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, et ne connaît plus rien que son objet; cette tendresse qui nous fait oublier jusqu'à notre existence, lorsque la réputation, l'intérêt, le bonheur de celui que nous aimons, demandent un sacrifice; cette tendresse qui ne voit qu'un seul être dans toute la création !

Oui, mon cher Rivers, je n'existe, je ne respire que pour vous seul : soyez heureux, et votre Émilie n'aura plus de vœux à former.

Vous connaissez l'amour, Bella, et j'espère que vous lirez avec indulgence toutes ces idées folles d'une tête passionnée.

Mais vous, ma chère amie, ne songez-vous pas à faire le bonheur de Fitzgérald ? Il mérite cette douce récompense ; et vous qui êtes si bonne, vous ne pouvez trop vous hâter de lui prouver, autant qu'il dépend de vous, la sincérité de votre affection ; quelquefois il vous est arrivé de vous jouer cruellement de sa tendresse ; j'ai toujours été surprise de vous voir prendre du plaisir à tourmenter un cœur où vous êtes adorée.

Je suis interrompue.

Adieu, ma chère Bella ! Votre tendre amie,

E. MONTAIGU.

LETTRE CLXV.

Le colonel Rivers, au capitaine Fermor.

Londres, 1er août.

Monseigneur le comte de*** n'étant pas à la ville, je me suis présenté à son hôtel à Richemond, pour lui remettre la lettre dont vous m'aviez chargé.

Je ne puis assez, mon cher capitaine, vous remercier de l'agréable connaissance que vous me procurez. J'ai passé une partie de la journée à Richemond, et je n'ai jamais trouvé plus d'agrément dans la conversation d'aucun homme.

La politesse de ses manières, son instruction, ce grand usage du monde qui, cependant, ont chez lui beaucoup

de charme, sont dans le caractère de cette arrière-saison de la vie ; mais sa vivacité est surprenante.

Quel esprit, quel feu anime toutes ses paroles ! Je me croyais à peine un jeune homme auprès de lui ; que devait-il être à vingt-cinq ans ?

Il m'a chargé de vous dire qu'il s'emploierait pour Fitzgérald avec tout le zèle qu'il met à vos intérêts, et qu'il désirait vivement que votre retour en Angleterre fût aussi prompt que possible.

Nous allons partir pour la campagne que Temple a dans le Rutland.

Adieu. Votre affectionné, etc.

Édouard Rivers.

LETTRE CLXVI.

Le même, au même.

Temple-Honse, 4 août.

J'AI le bonheur, mon cher ami, d'habiter une maison charmante, et la plus agréablement située, dans la société des quatre personnes que je chéris le plus au monde ; j'y suis absolument considéré comme le maître, sans être astreint aux soins qui en suivent l'emploi ; tous mes désirs sont prévenus par l'amitié sans cesse attentive de Temple, de ma mère et de ma sœur, qui cherchent avec une aimable sollicitude tout ce qui peut m'être agréable. J'ai encore une autre jouissance plus douce ; je suis à chaque instant près de mon Émilie ; je la vois adorée de ma famille ; je la vois sans contrainte ; j'habite

sous le même toit ; je vis avec elle dans cette douce familiarité qui naît de la confiance et de l'attachement : cependant je ne suis pas heureux ; c'est ainsi que nous perdons le bonheur présent par l'idée d'un autre qui nous paraît plus vif ; je soupire avec ardeur après le moment où je pourrai donner à mon Émilie le tendre nom d'épouse ; et les difficultés sans nombre que je prévois à notre union, jètent une secrète amertume sur des instants qui pourraient me rendre le plus heureux des hommes.

La médiocrité de ma fortune dont je sens mieux encore les inconvénients dans ce pays de luxe, et l'impossibilité où sans doute je serai toujours de placer la plus chérie des femmes, dans la situation où mon cœur la voudrait, me donne des anxiétés cruelles que ma raison a peine à surmonter.

Je ne peux vivre sans elle, et je me flatte que je suis également nécessaire

à son bonheur; mais je crains de l'entraîner dans l'infortune, et je dois d'autant mieux chercher à l'en préserver, que sa tendresse pour moi lui ferait trouver des charmes à s'y exposer et à souffrir toutes les privations que le malheur impose.

Je n'ai rien que je puisse regarder à moi que ma pension militaire, et dix mille livres; j'ai toujours vécu dans la meilleure compagnie en Angleterre, et mes relations dans tous les temps ont été plus analogues à ma naissance qu'à ma fortune. Ma mère me presse de reprendre un petit domaine dont je lui ai fait la donation, et me dit qu'elle vivrait avec nous alternativement; mais je n'y consentirai pas, j'y suis bien déterminé; elle aura sa maison particulière, et suivra toujours le même genre de vie.

Temple partagerait volontiers sa fortune avec moi, si je lui en laissais le

pouvoir; mais j'aime trop l'indépendance pour m'imposer, même envers lui, des obligations de cette nature.

Je forme sans cesse mille projets que j'abandonne aussitôt. Je vais demain, avec ma mère, visiter notre petite possession; c'est une partie que nous devons faire entre nous, et personne n'est dans le secret. Je saisirai cette occasion pour l'entretenir en détail de tout ce qui nous intéresse.

J'éprouve en ce moment une confusion de pensée que je ne puis éclaircir; il faut que je prène une détermination quelconque; je sens qu'il serait inconvenant que mon Émilie vécût long-temps chez ma sœur dans la situation où elle se trouve, et cependant je ne puis, non, je ne puis vivre sans elle.

Je ne lui ai jamais fait la moindre question sur sa fortune, mais je sais qu'elle est très-bornée; peut-être vingt

à trente mille livres ; je crois être sûr qu'elle ne possède pas davantage.

Nous pouvons, il est vrai, nous satisfaire de peu ; mais encore faut-il que nous jouissions d'une honnête aisance ; je ne puis me faire à l'idée que mon Émilie, après avoir refusé pour moi une voiture à six chevaux, soit forcée de rendre ses visites à pied ; je voudrais seulement qu'elle eût une simple voiture, mais je ne puis me passer de ce modeste équipage ; s'il faut l'avouer, j'ai quelque peu d'orgueil pour mon Émilie.

Je souhaiterais qu'il me fût possible de déterminer ma mère à retourner avec nous dans le Canada ; je pourrais alors concilier mon devoir avec mon bonheur, ce qui me paraît aujourd'hui en quelque sorte incompatible.

Émilie semble jouir d'une félicité parfaite, et ne rien voir au-delà de la

situation agréable où nous vivons maintenant ; elle est heureuse d'être mon amie seulement, et ne paraît pas songer à un titre plus doux ; je suis presque blessé de lui voir une tranquillité qui ressemble trop à l'indifférence : pourquoi n'aurait-elle pas un empressement égal au mien ?

Je suis forcé de terminer ma lettre. Que toutes les prospérités soient le partage de mon ami et de tout ce qui lui appartient ! J'espère que je puis maintenant y comprendre Fitzgérald.

Votre sincère ami,

Edouard Rivers.

LETTRE CLXVII.

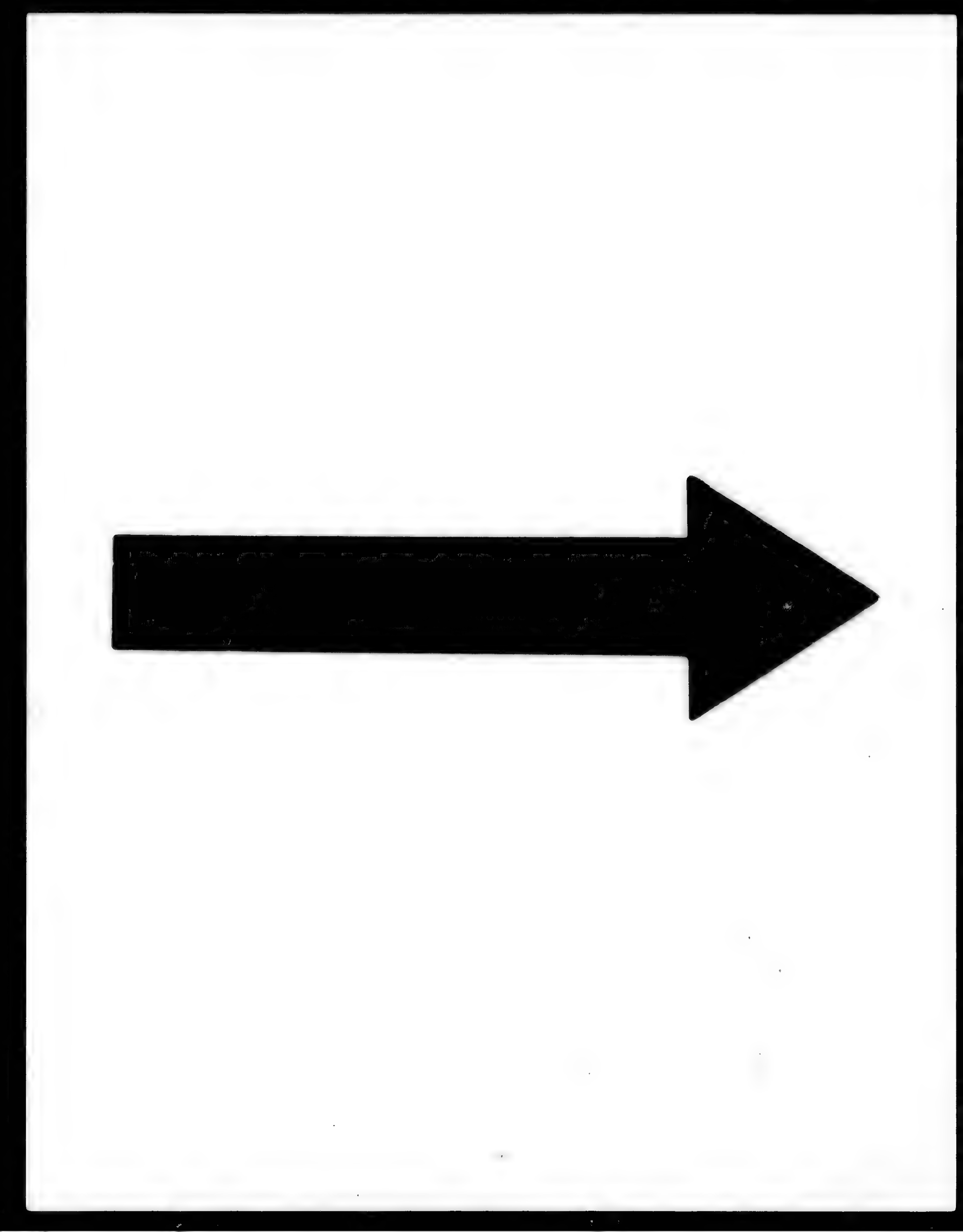
Le colonel Rivers, au capitaine Fermor.

9 août.

J'ai fait une revue exacte de la petite ferme de ma mère et de ses dépendances, dans le projet de former à cet égard un plan de vie pour l'avenir.

Je ne puis vous rendre l'impression délicieuse que j'ai ressentie à l'aspect de ces lieux chéris que je n'avais pas revus depuis tant d'années; je courais d'une chambre à l'autre; je parcourais le jardin avec un plaisir inexprimable; mes yeux s'attendrissaient à la vue de chaque objet; il n'était pas un arbre, un buisson qui ne rappelât en moi des souvenirs chers et agréables.

Je sentais, pour me servir d'une expression pathétique de Thomson,



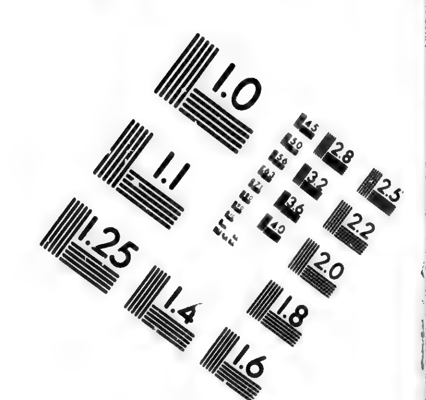
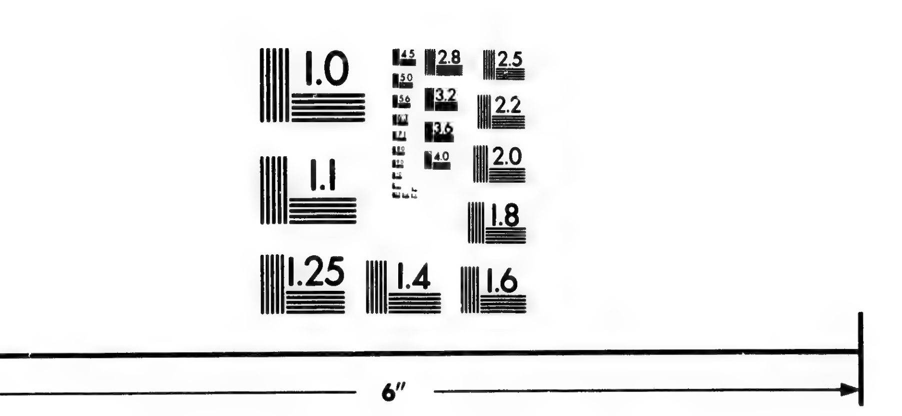
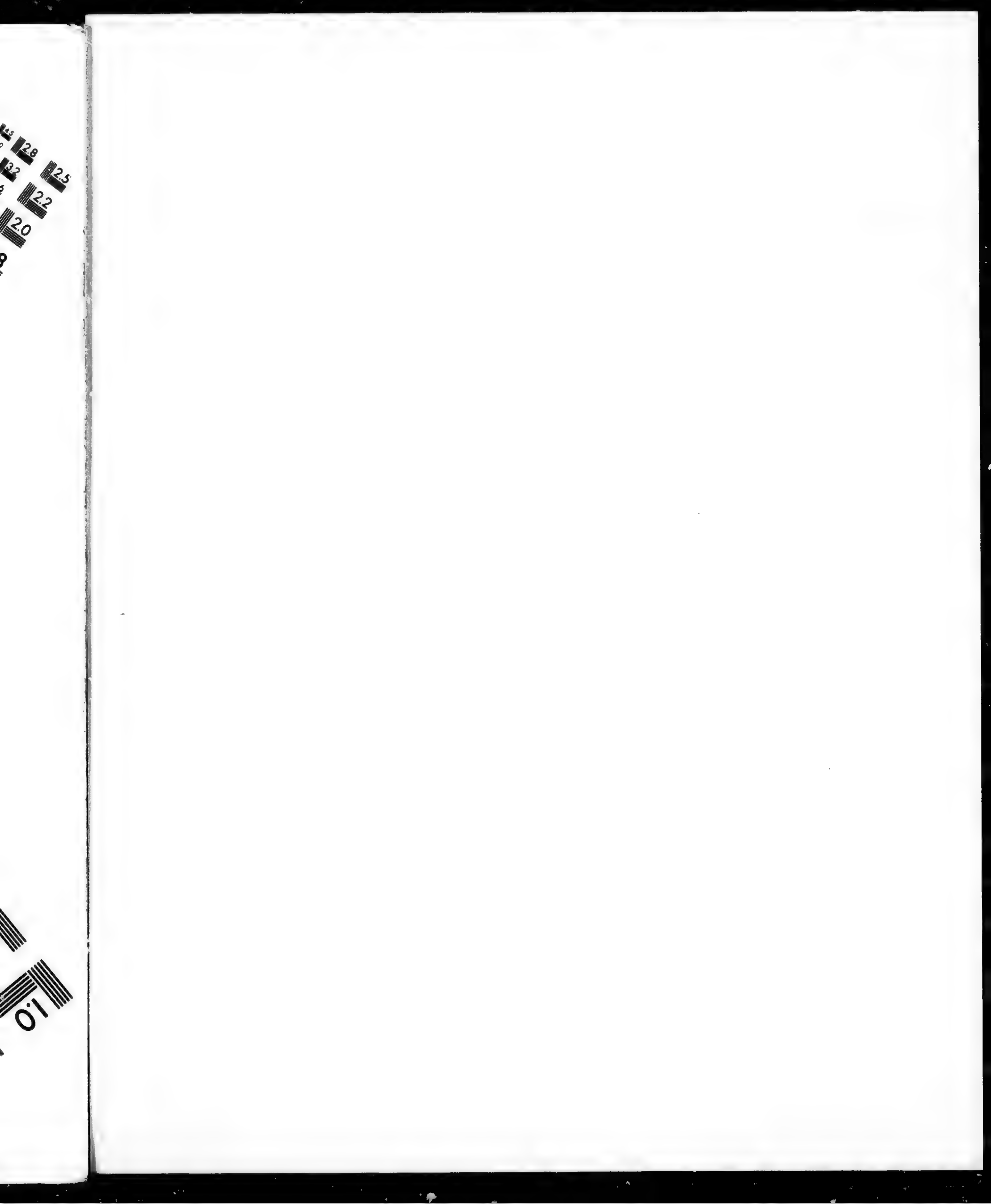


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





« *je sentais mille petites émotions de tendresse palpiter dans mon cœur* » en revoyant ces doux tableaux qui me retraçaient le bonheur de mon enfance, et s'augmentaient encore d'un charme nouveau par la présence de la meilleure des mères, dont la tendre indulgence répandit tant d'agrément sur les premiers jours de ma vie.

Mais pour en revenir au but de notre voyage, la maison est ce que l'on pourrait trouver d'une trop belle apparence pour l'habitation d'un simple fermier; mais c'est un défaut sur lequel je passerai volontiers, et auquel j'espère trouver le moyen de parer.

Il y a des meubles suffisamment pour ma mère et pour moi; ils ne sont plus de mode; mais quelques-uns sont encore très-bons, et je pense que mon Émilie m'accorde assez de tendresse pour ne pas craindre d'habiter avec moi une maison dont les meubles ne

sont pas tout-à-fait dans le goût moderne.

Je la connais bien au-dessus de toutes les choses qui tiènent à la vanité, lorsqu'elles peuvent entrer en balance avec l'amour.

Quant à la maison, nous pouvons en faire un séjour agréable et commode; ainsi donc il ne nous reste plus qu'à trouver le moyen d'exister, et je crois que pour des amants nous avons bien à la rigueur ce qui peut nous suffire, et peut-être même au-delà.

Ma mère me sollicite encore de rentrer dans la possession de ce bien; elle m'a proposé de lui abandonner à la place mon revenu militaire, quoiqu'il fût bien au-dessous de la valeur de ce domaine; elle m'assure que cet objet, réuni à la pension de trois mille livres qui lui reste, peut aisément suffire à lui conserver sa maison à la ville, un point sur lequel je suis très-déterminé

à ne jamais lui céder, parce qu'elle aime Londres, et parce que je veux qu'elle ait toujours son habitation particulière, où elle puisse se retirer dans le cas où quelque circonstance lui rende jamais la demeure de ses enfants désagréable.

Cette proposition me séduit beaucoup. Temple et moi nous allons faire le calcul de cette affaire; et si nous trouvons qu'il réponde à nos vues, sans nuire aux intérêts de ma mère, je dois à Émilie de l'accepter.

Je cherche à me persuader que j'oblige ma mère, en lui donnant l'occasion de me prouver la générosité de son cœur, dans une chose où elle espère me rendre heureux.

Depuis qu'elle m'a fait cette ouverture, je suis dans une agitation que j'ai peine à contenir.

J'ai déjà crée mille projets d'embellissements; j'ai formé de nouveaux

courants d'eau, de nouveaux bosquets, et je me suis promené en imagination sous les ombrages que j'avais élevés.

La situation de la maison est délicieuse; et, malgré mon goût pour la sauvage magnificence de l'Amérique, je commence à retrouver du charme dans les beautés plus régulières et plus douces de mon pays natal.

Nous n'avons pas les belles cascades de la Chaudière et de Montmorency, ni aucun de ces grands objets qui frappent de surprise, et dont les Canadiens s'enorgueillissent à juste titre; mais nous les surpassons dans les perspectives riantes et gracieuses, dans nos prairies émaillées, dans ces riches et vastes champs dorés, heureux signe d'abondance; dans nos jardins, la gloire de l'Europe; dans la culture des arts précieux qui adoucissent les mœurs, et répandent un nouveau charme sur la vie; enfin dans toutes les richesses

et les beautés qui peuvent naître de la civilisation.

Je commence à espérer que le ciel favorisera mes vœux, et que le bonheur de posséder mon Émilie ne sera point troublé par la crainte de la voir exposée au besoin ; oui, je me flatte que nous pourrons jouir d'une certaine aisance à la campagne ; et je trouve qu'une vie de retraite offre, avec ceux qu'on aime, mille agréments.

A tout bien considérer, je crois que nous pourrons vivre, en prenant ce mot dans le sens des amants, et non dans celui du beau monde qui ne trouvera jamais qu'un petit bourgeois de campagne puisse exister avec un revenu de dix mille livres.

Le temps peut nous procurer davantage, du moins mon âge et l'activité de mon caractère peuvent-ils m'en laisser nourrir l'espérance.

Tout ce qui est ici vous aime et vous dit mille choses affectueuses.

Adieu, mon cher ami. Je suis avec le plus vif attachement,

Votre

Édouard RIVERS.

LETTRE CLXVIII.

Mistriss Fitzgérald, à mistriss Temple.

Sillery, 6 août.

MON père et Fitzgérald ayant reçu leur congé d'absence quelques semaines plus tôt qu'ils ne le pensaient, nous avons pris la résolution de quitter le Canada sous peu de jours.

L'idée de revoir cette chère Angleterre et des amis que j'aime si tendrement me cause une joie inexprimable; cependant j'éprouve un regret que je n'imaginais pas devoir sentir,

en m'éloignant du théâtre de mille plaisirs passés ; ces limpides ruisseaux dont j'ai tant de fois écouté le murmure avec Émilie ; ces bois charmants où je me promenais, entourée de mon petit cercle d'amis ;..... tous ces objets en eux-mêmes ont encore un charme infini pour moi : j'aime l'agrément dont ils embellissent le paysage, et j'admire en eux la main inimitable qui les a formés ; que ne puis-je transporter en Angleterre ces tableaux magiques de la nature !

Je soupire lorsque mes yeux s'arrêtent sur un beau site ; j'éprouve un attendrissement que des objets inanimés sembleraient ne devoir pas inspirer.

Je veux encore faire une visite aux naïades de Montmorency.

Onze heures du soir.

J'arrive à l'instant de l'assemblée du gouverneur, où je vous dirai que je

fus présentée, il y a quinze jours aujourd'hui, sous le nom de madame Fitz-gérald, à la grande mortification de deux ou trois pécores qui, dans leur subtile pénétration, avaient jugé Fitz-gérald trop spirituel et trop sensé pour penser jamais à devenir l'époux d'une petite coquette impertinente.

J'étais grave à cette dernière assemblée, malgré tous les efforts que je faisais pour montrer un air plus gai; je souffrais de l'idée que c'était probablement la dernière à laquelle je me trouverais; et lorsqueje me suis retirée, je ne sais quelle sorte d'émotion pénible est venue m'affecter, non seulement en m'éloignant du peu de personnes que j'aimais dans la société, mais encore de celles qui, jusque-là, m'avaient toujours été indifférentes.

Il y a quelque chose de douloureux dans l'idée que nous voyons pour la dernière fois des personnes, ou des

lieux pour lesquels nous n'avions même jamais eu d'affection particulière.

Je vais demain faire une visite d'adieu au couvent des Ursulines ; je présume que j'y porterai cette pensée mélancolique, et que mon cœur s'attendrira de nouveau lorsque je verrai les religieuses pour la dernière fois.

Je visite chaque jour les paysans de mon voisinage qui m'aiment à la folie; je les entretiens de leurs fermes ; je donne de l'argent à leurs enfants, et j'apprends à leurs femmes le moyen d'être de bonnes épouses ; je suis à cinq milles à la ronde l'idole des villageois qui me trouvent la plus aimable, la plus généreuse des femmes, et pensent que ce serait grand dommage que mon sort fût la damnation.

Adieu, dites pour moi mille choses tendres à nos chers amis, s'ils sont arrivés.

7 août, onze heures.

Je reçois un gros paquet de lettres pour Émilie de la part de mistriss Melmoth; je compte m'en charger moi-même au lieu de l'envoyer; car j'espère arriver en Angleterre presque aussitôt que ma lettre.

Trois heures.

Je viens en ce moment de faire une visite aux Ursulines; elles ont paru très-affectées de mon départ du Canada, et m'ont promis de ferventes prières pour la réussite de mon voyage; quoique bonne protestante, je les ai remerciées sincèrement de cette marque d'affection.

J'aurais bien désiré pouvoir en amener quelques-unes avec moi; la petite novice, comme elles appèlent l'aimable jeune personne à qui je vis prendre le voile, m'a payé le tribut flatteur d'une larme à notre séparation; ses

beaux yeux avaient une expression de tristesse qui m'a pénétrée.

Je n'étais pas moins touchée du vif intérêt que me témoignait la supérieure, ma bonne vieille compatriote, et du chagrin qu'elle paraissait éprouver de me voir pour la dernière fois.

Sans doute, il n'existe pas sur la terre un plaisir semblable à celui d'être aimé; je ne pensais pas que je l'étais à ce point dans le Canada; c'est réellement dommage de le quitter, peut-être ne trouverai-je en Angleterre aucun être disposé si favorablement pour moi.

Mais Fitzgérald, je l'espère, ne cessera pas de m'aimer, et j'aurai assez d'amis de ceux que je vais rejoindre dans votre famille.

Adieu, je vous écrirai deux lignes le jour de notre embarquement par un autre vaisseau qui doit arriver un peu avant nous.

LETTRE CLXIX.

Madame Fitzgérald, à madame Temple.

Sillery, 11 août.

Nous devons nous embarquer demain, et nous espérons vous revoir à peu près dans un mois, si le vent favorable qui règne continue.

J'arrive de Montmorency, où je suis allée pour la dernière fois rendre mes hommages aux divinités tutélaires du lieu.

Je n'avais que Fitzgérald avec moi; nous avons revu chacune des grottes qui environnent l'agréable esplanade où nous dînâmes une fois; nous avons caressé toutes les fleurs, élevé en imagination un autel au milieu de l'île, versé une libation de vin en l'honneur de la déesse de la rivière; enfin, nous

avons fait toutes choses qui étaient dans le devoir de bons payens.

Nous y sommes restés jusqu'au moment où le jour n'a plus laissé voir que des ombres ; ces ténèbres qui nous environnaient, avec l'idée que nous revoyions pour la dernière fois ces lieux charmants, portaient dans nos âmes une sorte de mélancolie solemnelle qui, pour m'exprimer avec le poète,

« Faisait retentir comme un bruit
» lugubre et souterrain le murmure
» des cascades, et répandaient sur les
» bois une plus sombre horreur. »

J'ai mille choses à faire, et je n'ai qu'un instant pour m'en occuper. Adieu.

Quelqu'un me fait demander ; c'est madame Desroches : elle est bien bonne de venir de si loin pour me voir.

12 août.

Nous allons partir à une heure ; madame Desroches nous accompagne jus-

qu'à la hauteur de son habitation, où sa chaloupe doit l'attendre sur le rivage. Elle m'a fait présent d'une jolie paire de bracelets; elle envoie à votre frère un fort beau nœud d'épée, et une riche croix de diamants à Emilie.

Je crois qu'elle n'aurait pas une grande répugnance à nous suivre en Angleterre; je suis presque tentée de lui en faire la proposition; c'est un meurtre qu'une femme de ce genre soit confinée pour sa vie entière dans les bois du Canada; il me semble qu'il serait aisé de la convertir, et puis dans les principes religieux, il est permis, je pense, de s'écarter un peu des règles strictes qu'ils prescrivent.

Votre frère est un excellent missionnaire pour les dames incrédules: réellement, je crois qu'il faut que je la retiène avec moi: le tout, pour le bien de son âme.

Je ne vois qu'un seul inconvénient à

ce projet : si Fitzgérald allait s'aviser de préférer la tendresse à la vivacité, je me trouverais en quelque danger; car, je vous l'assure, il y a dans ses yeux une expression très-séduisante.

LETTRE CLXX.

Madame Fitzgérald, à madame Temple.

Kamaraskar, 14 août.

Je vous écris un mot par madame Desroches, qui va regagner sa demeure pour vous dire que nous avons été conduits jusqu'ici par un vent favorable; elle enverra demain cette lettre à Québec, pour être remise au premier vaisseau qui partira. Ainsi, vous aurez plusieurs occasions d'apprendre de mes nouvelles.

Nous avons à bord une Française de qualité, dont la superstition nous

amuse infiniment ; elle a jeté la moitié de ses bijoux dans la mer, pour obtenir un bon vent ; elle a promis de plus je ne sais combien d'offrandes de la même espèce à Saint-Joseph, le patron du Canada, si nous faisions une heureuse traversée ; tout ce que j'observerai à cet égard, c'est que rien n'a plus de rapport avec les anciennes superstitions que les modernes ; cette chère dame peut trouver dans une autorité classique une espèce de folie semblable à la sienne. Horace étant une fois effrayé d'un voyage, avait, si je m'en souviens, promis par un vœu

« De jeter dans l'humide élément ses habits
» les plus riches en l'honneur du terrible Dieu
» de la mer.

La chaloupe est prête, et madame Desroches va partir ; j'éprouve une peine véritable à me séparer d'elle ; et le vif chagrin que paraît lui causer mon départ, me flatterait beaucoup

si je ne pensais pas que le souvenir de votre frère en est le premier motif.

Elle a fait quatre ou cinq lettres pour lui, puis elle venait sur le bord et les déchirait ; j'imagine qu'elles lui paraissaient trop tendres ; enfin elle a écrit quelques lignes, dans la forme polie et cérémonieuse d'un billet, où elle le remercie seulement de ses offres de services ; j'ai vu cependant le charme qu'elle trouvait à écrire ces deux lignes insignifiantes, parce qu'elles s'adressaient à lui. Elle m'a demandé si je pensais qu'il y eût de l'inconvenance à lui donner ce léger témoignage de souvenir, et s'il n'était pas mieux qu'elle l'adressât directement à Émilie ; j'ai souri de sa naïveté, et elle a fini sa lettre ; lorsqu'elle me l'a remise, elle a rougi et baissé les yeux.

Ce n'est pas une jolie veuve Française, sémillante de vivacité : c'est une jeune

Anglaise passionnée, dont le cœur a parlé pour la première fois.

Mais lorsque l'âme est réellement affectée, je pense que, dans tous les pays, les sentiments ont à peu près la même expression ; seulement les Françaises étant généralement plus coquettes et moins disposées que les Anglaises à se livrer aux idées sentimentales de l'amour, nous sommes surpris lorsque nous trouvons en elles cette sensibilité romanesque. Mais il y a des exceptions à toutes règles ; et votre petite Bell, dans sa manière d'aimer, semble avoir changé de patrie avec madame Desroches.

Un vent frais s'élève ; il enfle nos voiles ; on appèle mon aimable amie ; le capitaine s'impatiente de notre lenteur.

Adieu, ma chère madame Desroches ! Je lui ai donné le baiser d'adieu, et j'ai senti tout ce que pouvait

me causer l'idée que c'était notre dernier embrassement ; je crains bien qu'elle ne le sente encore plus vivement que moi ; il semble qu'elle perde à jamais son Rivers, en s'éloignant de la seule de ses amies qui lui restât.

Que je porte encore une fois mes regards sur les beautés sauvages que je laisse derrière moi !

Adieu Canada ! tranquille séjour des Dryades; pour la dernière fois, adieu ! Je ne cesserai jamais de me rappeler avec délices les beaux lieux où j'ai passé tant d'heureux moments !

Que le ciel conserve ma Lucie, et qu'il envoye des vents favorables à ses amis !

Adieu. Je vous embrasse.

BELL FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXI.

Madame Fitzgérald, à miss Montaigu.

Isle de Bic, 16 août.

Ne m'ayez pas une trop grande obligation, ma chère, si je vous écris à bord d'un vaisseau ; un des premiers ennuis du voyage étant le désœuvrement, je viens causer avec vous pour ma propre satisfaction, et non pour la vôtre.

Nous avons quelques Françaises avec nous ; mais elles ne ressemblent pas à madame Desroches ; je suis déjà lasse de leur société, quoiqu'il y ait si peu de jours que nous soyions ensemble.

Les vents étant contraires, nous avons jeté l'ancre dans cette île ; c'est Fitzgérald qui a proposé d'aller dîner sur le rivage ; il s'entend parfaitement à la conduite d'un vaisseau.

Sept heures du soir.

Nous voilà revenus de l'île de Bic, où nous avons passé une journée très-agréable.

Nous avons dîné sur le gazon, à quelque distance du rivage, près d'un bois touffu, dont les arbres s'élevant l'un au-dessus de l'autre, dans un désordre qui paraissait l'effet de l'art, retraçaient à notre souvenir les doux ombrages de Sillery.

Après le dîner, nous sommes allés dans le bois cueillir des framboises; en le parcourant, nous avons découvert une vaste enceinte, que les matelots de quelques vaisseaux de guerre qui séjournèrent ici, formèrent autrefois, en coupant les arbres qui bornaient sa perspective.

De ce point qui est situé sur une élévation, nous pouvions apercevoir distinctement les deux rivages; l'un

et l'autre offraient un aspect sauvage et majestueux ; et la rivière, de quelque côté que l'on portât ses regards, avait un coup-d'œil également agréable ; mais, le midi se trouvant plus ombragé, le souffle frais qui l'agitait naturellement, notre vaisseau, dont l'approche avait redoublé le cours, et le flux qui venait encore la grossir, lui donnaient quelque chose de plus imposant.

Quelques maisons éparses, que l'on voyait dans le lointain à travers les arbres, terminaient cette charmante perspective.

Je voudrais former une habitation dans cette île ; en vérité, c'est le plus grand dommage qu'un si beau lieu reste absolument désert ; j'aurais beaucoup de plaisir à être reine de Bic.

Fitzgérald a gravé mon nom sur un érable qui s'élève près du rivage ; ne convenez-vous pas que c'est une galan-

terie fort aimable de la part d'un mari? Peut-être voulait-il par-là prendre pour moi possession de l'île.

Je vais faire une partie de cartes.

Adieu, jusqu'à demain.

18 août.

Cette journée est une des plus agréables qu'on puisse voir ; nous pêchons, depuis deux ou trois heures, sous les îles de la Magdelène ; le temps est parfaitement calme ; la mer agite à peine ses vagues, où les rayons du soleil se réfléchissent ; les poissons viènent jouer sur la surface de l'eau. Cette première île de la Magdelène est à la distance convenable pour former un joli point de vue ; enfin, tout ce qui s'offre à nos yeux est d'un aspect enchanteur.

On aperçoit, à l'entrée de l'île, une maison qui paraît située dans une si belle position, que j'ai abandonné tout

désir de [illegible] me fixer à Bic : je serais charmée de pouvoir débarquer pour aller manger du lait dans cette maison ; mais on ne voit pas une seule place abordable de ce côté ; il semble, du point où nous sommes, que l'île soit défendue contre les flots par un mur immense de rochers.

Le vent s'élève, il faut renoncer à notre pêche pour ce moment ; je crains bien que nous ayions peu de jours aussi agréables que celui-ci. J'éprouve un sentiment d'effroi à l'idée que nous allons perdre de vue la terre, et que bientôt nous n'aurons plus d'autre perspective que le vaste atlantique.

Adieu. Votre amie,

A. FITZGÉRALD,

LETTRE CLXXII.

Mme Fitzgérald, à Mme Temple.

26 août, pleine mer.

Nous sommes entrés en mer avec un vaisseau de New-York, dont la destination est précisément pour Londres ; comme le temps est calme, le capitaine est venu sur notre bord ; et, tandis qu'il est à boire d'un excellent vin de Madère, que Fitzgérald lui a fait accepter, dans le dessein de me procurer une occasion de vous écrire, présumant qu'il pourra nous devancer, je me hâte de vous dire que nous sommes tous en bonne santé, et que nous espérons, ma chère Lucie, pouvoir bientôt vous donner à vous-même des nouvelles de notre voyage. Vous recevrez avec cette lettre tout ce que je vous ai écrit avant d'avoir perdu de

vue la terre ; car, depuis ce moment, je n'ai pas eu le courage de prendre ma plume, ni même de m'occuper à la moindre chose.

C'est un plaisir inexprimable de rencontrer un vaisseau en pleine mer, et de renouveler par-là ses communications avec l'espèce humaine, après en avoir été absolument séparé. Je reconnais toute l'inconstance du cœur de l'homme, dans ce que j'éprouve maintenant ; je sens qu'on se lasse de la société avec laquelle on habite dans le même vaisseau, et que l'on imagine beaucoup plus agréables les personnes qui occupent ceux que l'on peut rencontrer.

Quant à moi, cet esprit me domine tellement, que je serais enchantée de monter sur le même bord avec cet homme, et de poursuivre notre voyage dans le vaisseau de New-York, si je pouvais y décider mon père et Fitzgé-

rald. J'ai formé souvent le même désir, en voyageant par terre, lorsque, de la voiture où j'étais, j'en voyais passer une autre.

Nous avons depuis deux jours un passage fort désagréable, et l'obscurité sinistre du temps aurait effrayé un meilleur marin que votre amie. Je suis vraiment surprise qu'il y ait des hommes et encore des hommes riches assez fous pour choisir une profession qui les oblige à passer leur vie sur les mers.

Combien l'amour du gain doit-il être puissant pour nous faire embrasser volontairement un état de peines, de dangers et de misère, pour nous faire abandonner toutes les beautés de la nature et des arts, tous les charmes de la société, et nous séparer nous-mêmes de nos semblables, dans le but d'amasser des richesses que le genre de vie qui les produit nous rend inutiles?

La gloire elle-même est une triste récompense pour celui dont les plus belles années ont été sacrifiées au danger des mers.

J'aimerais beaucoup mieux, chétif paysan, vivre dans la paix et l'obscurité, gagner le pain de chaque jour à l'ardeur du soleil, n'avoir qu'un petit jardin seulement en ma possession, que d'être haut et puissant amiral d'une flotte britannique.

En mettant de côté les différents dangers de la mer, le temps qu'on y passe est comme une totale suspension d'existence, encore ne veux-je parler que d'une partie, car il n'est pas de voyage où l'on n'en puisse compter au moins un tiers pour la crainte et la souffrance.

Je déteste la mer ; elle me rend d'une humeur insupportable avec tous ceux qui m'entourent.

Lorsque l'ennuyeuse vie qu'on y

mène n'aurait d'autre inconvénient que celui d'être enfermé des semaines entières dans un petit espace, et d'avoir constamment sous les yeux les mêmes figures, cela seul suffirait pour me rendre un pareil séjour détestable.

Si les cartes ne m'eussent pas un peu dissipée, je serais morte d'ennui avant d'avoir fait la moitié du voyage.

Que ne donnerais-je pas pour voir les chères côtes blanches d'Albion !

Adieu; je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Votre affectionnée,

A. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIII.

Mme Fitzgérald, à Mme Temple.

Douvres, 8 septembre.

Nous débarquons à l'instant, ma chère, et demain nous serons à la ville.

Mon père s'arrête une demi-journée sur la route pour présenter M. Fitzgérald à un de nos parents qui demeure à quelques milles de Cantorbéry.

Je suis dans l'ivresse de la joie d'avoir encore une fois abordé la terre ferme.

Je ne suis pas moins heureuse de savoir qu'Émilie et votre frère m'ont devancée dans ce port; ce que je viens d'apprendre, par les questions que j'ai faites ici; vous savez que nous étions partis de Québec trop tôt pour avoir des nouvelles de leur arrivée.

Adieu. Dès que nous serons à Londres, nous irons vous embrasser; et, dans le cas où vous soyiez à la campagne, nous vous écrirons un mot que nous remettrons aux soins de vos gens.

Mandez-moi dans quel lieu je dois trouver Émilie, que je brûle de revoir; est-elle encore Émilie Montaigu?

Adieu. Votre sincère amie,

A. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIV.

Mde Temple, à Mde Fitzgérald.

11 septembre, Temple-Housse.

VOTRE lettre, ma chère Bell, vient de nous être envoyée par la poste dans cette campagne.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir nous avons reçu la nouvelle de votre heureuse arrivée.

La mer nous a rendu maintenant les plus chers trésors qu'elle puisse nous porter; vous le croirez sans peine, Bella, que nos tendres amis nous ont causé plus de sollicitude que l'avide marchand n'en ressentit jamais pour son or et ses richesses; nous avons eu les plus vives craintes au sujet des divers changements de temps que vous avez éprouvés; mais je me flatte que l'avenir payera toutes les souffrances passées.

Vous pouvez aujourd'hui, ma chère Bell, rétablir votre petite société, en y joignant quelques amis qui vous aiment sincèrement.

Émilie, encore Émilie Montaigu, est chez une parente qu'elle a dans le Berkshire, où elle doit arranger quelques affaires avant son mariage avec

mon frère qui, bientôt, je l'espère, ne trouvera plus aucun obstacle.

Je vous avoue que je commence à être un peu jalouse de votre Émilie; elle rivalise extrêmement avec moi, près de ma mère, et je pourrais dire auprès de tout le monde.

Nous allons retourner la semaine prochaine à la ville, et nous serions très-mécontents si vous n'étiez pas des nôtres dans le Pall-Mall, et si vous refusiez de venir ensuite avec nous passer quelques mois à la campagne.

Mon frère est en ce moment dans son petit domaine, où il fait quelques changements pour la réception d'Émilie; il arrange son appartement d'une manière à la fois simple et élégante, ce qu'il ne faut pas cependant que vous lui disiez, parce qu'elle doit être surprise; sa chambre à coucher et la petite bibliothèque disposée à côté seront charmantes, quoique la dépense

qu'il y aura faite soit fort peu de chose.

Je suis la seule confidente du secret; nous sommes allés ce matin voir la maison ensemble; il règne dans tout l'appartement un air d'élégance et de gaîté qui me plaît beaucoup; vous pensez qu'il n'a pas oublié les vases de fleurs, car vous savez combien ils sont du goût d'Émilie; enfin, il n'a pas négligé un seul des ornements qu'il imaginait devoir lui être agréables.

Heureusement pour sa fortune, ses plaisirs ne sont pas dispendieux; car s'ils l'étaient, il serait bientôt ruiné.

Il vient de commander une jolie voiture, et c'est encore un secret pour Émilie, qui ne veut pas absolument qu'il en ait une.

Ils auront un revenu de dix mille livres à peu près, ce n'est pas beaucoup; mais, avec leurs goûts simples,

je pense que cela suffira pour les rendre heureux.

Mon frère doit écrire à M. Fitzgérald par le courrier prochain; dites-lui mille choses affectueuses pour nous tous, et présentez nos respects au capitaine Fermor.

Adieu. Votre amie,

LUCIE TEMPLE.

LETTRE CLXXV.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Bellfield, 13 septembre.

JE vous félicite, mon cher ami, sur votre heureuse arrivée et sur votre mariage.

Vous m'avez devancé dans la route

du bonheur ; mais je vous aime avec trop de sincérité pour en être jaloux.

Émilie m'a promis sa main aussitôt qu'elle aura terminé quelques petites affaires de famille , et je me flatte qu'elles ne la retiendront plus au-delà d'une semaine.

Lorsqu'elle m'a fait cette promesse, elle m'a prié de lui laisser la liberté de retourner dans le Berkshire, jusqu'au moment de notre mariage ; j'ai senti que son départ était une chose convenable dans la circonstance , et je ne m'y suis pas opposé ; elle a aussi parlé de quelques affaires qu'elle devait arranger dans ce pays avec sa parente.

Ma mère a rompu l'acte par lequel je lui avais fait la donation d'un petit domaine , et elle accepte à la place mon revenu militaire ; elle perd beaucoup à cet échange ; mais , persuadée que cet arrangement doit me rendre

heureux, elle m'a pressé d'y consentir avec un air et des expressions si tendres, que je n'ai pu lui refuser cette satisfaction.

Je garderai quelques terres et une petite ferme que je ferai valoir, ce qui me donnera la possibilité d'avoir un modeste équipage pour Émilie et ma mère, qui passera la plus grande partie du temps avec nous ; cette petite industrie me laissera de plus le pouvoir d'offrir tous les jours une table décente à un ami.

Émilie surveillera la laiterie et le jardin ; elle a pour les fleurs une passion que j'aime infiniment à lui voir, parce qu'elle peut y trouver une source continuelle de plaisirs.

L'idée de la rendre heureuse me cause de telles délices, qu'il n'est pas une bagatelle qui me paraisse devoir lui plaire, que je ne cherche avec empressement à lui procurer.

Je voudrais même inventer de nouveaux plaisirs pour ajouter encore à l'agrément de sa vie.

J'espère être heureux, et faire le bonheur de la plus aimable des femmes, parce que mes idées sur le lien que je vais former sont justes, à ce que je pense, et libres de cette exaltation romanesque toujours nuisible à la félicité.

Je me rappèle qu'une fois en ma vie je m'attachai sérieusement à une veuve de qualité, que je connus dans le pays étranger; je passai avec elle près d'une année loin du monde que je fuyais, pour lui donner tous mes instants, lorsqu'elle mourut tout-à-coup d'une fièvre; mon cœur sentit cruellement cette perte, et long-temps il eut peine à s'en consoler.

Je l'aimais avec tendresse; mais cet amour, si je le compare à celui que m'inspire mon Émilie, est un grain de sable auprès du globe, ou la pression

légère d'une plume auprès du poids de l'univers.

Un mariage où l'on n'entretient pas seulement l'estime, mais encore la passion, est à mes yeux l'état de bonheur le plus parfait que je puisse imaginer ; mais c'est une plante délicate que les plus grands soins peuvent à peine conserver, et particulièrement de notre côté.

Les femmes sont naturellement plus constantes que nous ; et l'éducation augmente encore cette heureuse disposition ; l'époux en qui sa douce compagne trouvera l'empressement, les petits soins délicats et la tendresse d'un amant, sera toujours aimé.

La même chose existe généralement, mais elle n'est pas toujours vraie pour l'autre sexe ; j'ai vu quelquefois les femmes les plus intéressantes vivre dans le délaissement, et n'avoir pu conserver l'affection de leurs époux.

Je sais bien que nous ne devons pas attendre ici-bas une suite continuelle de délices ; les plus heureux mariages ne sont pas à l'abri de quelques moments de langueur ; mais j'emploierai tous mes soins à les prévenir, et j'ai l'intime persuasion que je parviendrai à les éviter.

L'ivresse, le tumulte de la passion diminueront sans doute après le mariage ; alors c'est une paisible possession ; l'espérance et la crainte pouvaient seules exciter ce trouble violent ; mais s'il n'existe plus, il fait place à une tendresse plus agréable encore, à une douce et voluptueuse tranquillité, si je peux m'exprimer ainsi ; le plaisir ne cesse pas, il n'éprouve même aucune altération ; il ne fait que changer de nature.

Ma soeur m'a dit qu'elle se flattait que vous accorderiez quelques mois à l'amitié de Temple et à la sienne ; je

n'abandonne pas le droit que j'ai de solliciter la même faveur.

Ma petite ferme ne pourra jamais engager que des amis à nous visiter, et c'est une circonstance qui ne me la rendra pas moins agréable ; un des inconvénients d'une position brillante, c'est la suggestion où elle vous astreint envers le monde à cérémonie.

Tout bien examiné, je crois que la situation la plus douce et la plus libre de toute espèce d'entraves est celle d'un petit bourgeois de campagne, qui vit du produit de ses terres, et connaît assez le monde pour ne pas envier le sort de ses riches voisins.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher Fitzgérald, et dites-moi si vous pensez que mes faibles ressources puissent vous être utiles à quelque chose.

Vous verrez Émilie avant moi ; elle est plus aimable et plus séduisante que jamais.

Madame Fitzgérald m'obligerait extrêmement de me charger de quelques ordres où je pusse lui être agréable.

Adieu. Croyez-moi votre sincère ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CLXXVI.

Le capitaine Fitzgérald, au colonel Rivers.

Londres, 15 septembre.

Chaque nouvelle preuve de votre amitié, mon cher Rivers, doit flatter infiniment un ami qui sait vous apprécier autant que je le fais; je ne puis donc assez vous remercier de votre lettre et de ces offres obligeantes de services que je ne craindrai pas d'accepter, si l'occasion s'en présente.

Je me réjouis de la perspective que

vous avez d'un bonheur égal au mien; vos idées sur le mariage sont, en effet, très-justes, j'entends un mariage d'inclination; tout ce que vous dépeignez des charmes de ce lien, je suis assez heureux pour l'éprouver.

Ma chère Bella ne m'a jamais inspiré de sentiments aussi tendres que depuis le jour où elle est à moi; mon cœur se plaît à reconnaître la douce obligation qu'il contracte envers elle, de m'avoir rendu l'arbitre souverain de sa destinée; je l'aime à chaque instant davantage, et mon amour sent tout le prix de ces petites attentions délicates qui répandent sans cesse une douceur nouvelle sur notre affection.

Je ne sens pas, il est vrai, ce mouvement tumultueux que j'éprouvais autrefois à sa vue; mais elle me cause toujours une sensation également délicieuse, une joie plus tranquille et non moins douce.

Je vous avouerai que j'avais contre le mariage une prévention que l'amour seul pouvait détruire; l'idée d'un lien indissoluble éloignait de moi toute pensée de former jamais un engagement sérieux; je m'attachai à la plus séduisante des femmes, sans imaginer que le plaisir que je trouvais à la voir fût d'aucune importance pour ma tranquillité; son amabilité piquante m'attirait; mais je ne croyais pas qu'elle eût enchaîné mon cœur; je pensais que le charme infini que j'éprouvais à l'entendre était seulement l'effet de celui que tout le monde trouve dans sa conversation; mon amour-propre jouissait de la préférence flatteuse qu'elle m'accordait sur tout mon sexe; je me persuadais que c'était là tout ce que je ressentais, et que je pourrais m'éloigner de la petite sirène quand il me plairait.

Je m'étais bien trompé : l'amour pé-

nétrait dans mon âme insensiblement; et tout en badinant, j'étais son esclave lorsque je ne me croyais porté vers elle que par un simple goût.

Nous n'avons pas encore vu miss Montaigu ; mais nous partons vendredi pour le Berkshire ; Bell a quelques lettres à lui remettre qu'elle désire lui porter elle-même.

Je vous écrirai encore, aussitôt que nous serons arrivés près d'elle.

L'invitation obligeante de M. et de madame Temple nous est trop agréable pour ne pas nous empresser de nous y rendre ; nous attendons aussi avec une vive impatience le moment où nous pourrons vous aller voir à votre ferme.

Adieu. Votre ami,

Y. Fitzgérald.

LETTRE CLXXVII.

Le colonel Rivers, au capitaine Fitzgérald.

Stamford, 16 septembre.

QUELQUES affaires m'ayant appelé dans ce pays, mon cher Fitzgérald, je reçois votre lettre assez tôt pour avoir la possibilité d'y répondre aujourd'hui.

Nous espérons être à la ville ce soir vers les sept ou huit heures, et je me flatte que mon Émilie ne retardera plus que de peu de jours celui de mon bonheur; je vous envie le plaisir de la voir vendredi.

Je suis heureux que l'amour ait triomphé de votre éloignement pour le mariage; car je ne connais pas un homme qui me paraisse plus propre

que vous à faire un agréable mari ; ce fut l'idée qui me vint dans les premiers temps où je vous connus.

Savez-vous bien, mon cher ami, que si votre petite sirène n'eût prévenu mes desseins, j'en aurais formé sur vous pour ma sœur ?

Au milieu de cet air insouciant et distrait qui règne en vous, je vis un esprit, un jugement si droit, un cœur si généreux, que je ne souhaitais rien autant pour elle que de pouvoir vous attacher ; et j'avais le projet de lier entre vous une connaissance, espérant que le mérite distingué de tous deux achèverait l'heureux plan que j'avais conçu.

Cependant l'un et l'autre, en disposant d'eux-mêmes d'une manière différente, ont fait un si bon choix, que je n'ai pas de motif de regretter que mes vues n'ayent pas été remplies.

Je trouve quelque chose dans votre

personne et dans vos manières qui doit plaire infiniment aux femmes ; avec un extérieur très-agréable, vous avez un certain air vif et martial qui leur annonce un protecteur, un regard fin qui est l'indice d'un homme aimable, une sensibilité dans l'expression des traits qui promet le cœur d'un amant et d'un ami ; je pourrais ajouter encore une douceur attentive dans les manières avec toutes les femmes, et une politesse froide envers les hommes qui, sur toutes choses, flatte extrêmement l'amour-propre du sexe.

De tous les hommes que je connais, il n'en est pas que j'eusse autant redouté que vous, comme rival ; madame Fitzgérald m'a dit que vous aviez fait la même réflexion à mon sujet.

Heureusement cependant nos goûts étaient différents ; les deux chers objets de notre amour étaient peut-être également agréables ; mais ce n'est pas

seulement le charme extérieur, c'est le caractère qui frappe : le feu, l'esprit, la vivacité, l'air aimable et sémillant de miss Fermor vous ont séduit : tandis que mon cœur fut captivé par cette langueur charmante, cette douceur, cette touchante sensibilité qui règnent dans toute la personne de mon Émilie, et qui sont, à mes yeux, du moins des agréments plus séducteurs que toutes les grâces vives et légères.

Il y a dans la vraie sensibilité de l'âme un attrait puissant qui sait même encore nous toucher, lorsque nous n'en sommes pas l'objet ; nous ne pouvons, sans une sorte d'émotion, être témoins de la tendresse qu'un autre inspire.

Il est tard, et nos chevaux sont à la porte.

Adieu. Votre ami,

Édouard Rivers.

LETTRE CLXXVIII.

Madame Temple, à miss Montaigu.

Temple-House, 17 septembre.

Je n'ai qu'un instant, ma chère Émilie, pour vous dire que le ciel favorise vos tendres sentiments, et qu'il vient dissiper les anxiétés qui troublaient le bonheur des deux êtres les plus vertueux et les plus doux qu'il ait formés.

Vous et mon frère vous m'avez souvent exprimé vos regrets sur la pénible nécessité où vous étiez de réduire ma mère à un revenu moindre que celui dont elle jouissait avant son retour.

Un événement imprévu lui rend plus que sa tendresse pour mon frère ne lui faisait sacrifier.

Un parent éloigné, qui devait toute son existence à l'amitié de son père,

vient de lui envoyer, en reconnaissance de ce bienfait, un acte par lequel il lui fait une pension viagère de dix mille livres.

Mon frère est à Stamford; il n'est pas encore instruit de cette heureuse nouvelle.

Vous recevrez sûrement une lettre de lui par le premier courrier.

Adieu, ma chère Émilie.

Votre affectionnée

LUCIE TEMPLE.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

ssance
uel il
e dix

n'est
reuse

lettre

E.